63e ANNÉE (7e SÉRIE) | No 34 | 20 AOUT 1953

# L'AMI DU CLERGÉ

***Paraît à Langres tous les jeudis***

**Mgr A. ROZIER**
**Protonotaire apostolique *ad instar participantium***
**Directeur**

**Mgr F.-M. CATHERINET**
**Protonotaire apostolique *ad instar participantium***
**Codirecteur**

## SAINT BERNARD, ascète conquérant *

SOMMAIRE. — I. S. Bernard ascète. — II. Ses conquêtes apostoliques. — III. Son activité extérieure. — IV. Influence sociale de l'Ordre cistercien : *a*) les « granges » ; *b*) les frères convers. — V. Influence artistique de Clairvaux et de S. Bernard. — Conclusion.

---

Une chose remarquable chez saint Bernard, plus encore que chez d'autres, c'est la synthèse fulgurante que sa personne multiple et sa vie mouvementée offrent à tous les instants et sous tous les angles de vue. Rarement le fini a plus naturellement tendu vers l'infini, le morcelé vers l'unité. Nous parcourrons les domaines divers où son œuvre s'est accomplie, de sa stalle de moine aux trônes des rois et des papes. Mais, filles d'un même principe — l'amour de Dieu — toutes ses activités s'emboîtent, si l'on ose dire, se rassemblent sans effort les unes dans les autres.

De fait, tous ceux qui ont parlé de lui ont enfermé sa personne et sa vie en des tableaux, des formules où il n'y a plus qu'une étape à franchir — si même elle n'est franchie déjà — pour parvenir, reprenons le mot, à l'unité. Bossuet a donné l'exemple. Sa « verve impétueuse » et le culte qu'il avait voué à un illustre compatriote lui ont inspiré ce « partage », comme il eût dit, d'allure ramassée :

« Je vous le ferai voir en particulier et dans sa cellule, *étudiant* la Croix de Jésus afin que vous respectiez la vertu de ce bon et parfait chrétien. Mais après, je vous le représenterai dans les chaires et dans les fonctions ecclésiastiques, *prêchant et annonçant* la (même) Croix de Jésus afin que vous glorifiiez Dieu qui nous a envoyé cet apôtre ». (*Panégyrique de S. Bernard*, 20 août 1653. Edit. Urbain-Lévesque, t. I, p. 395-424).

Avec les historiens, la synthèse exige encore moins d'éloquence verbale. Celui-ci [1] nous montre Bernard appliqué à une double tâche : l'apostolat et le soin de sa conscience. Celui-là [2] voit en lui « un mystique qui se transformera, sous le choc des contingences, en homme d'action, ou plutôt une force spirituelle presque unique » dans l'histoire de l'Eglise. « Moine et apôtre », écrit le P. Thomas Merton en tête du très beau livre que l'Ordre de Citeaux vient de publier pour le 8e centenaire [3]. Et (*si parva licet !*) cette conférence elle-même, moins soucieuse d'originalité que de vérité collective, ne se propose-t-elle pas de célébrer, en saint Bernard, l'ascète conquérant ? Deux mots qui n'impliquent pas juxtaposition, mais subordination, la conquête n'étant que le prolongement normal des renoncements où cet apôtre puisait sa grandeur et son efficience.

Aucun écran ne s'interpose entre son âme et Dieu, car le corps fragile tient peu de place dans la recherche incessante de l'Esprit. Aucun écran non plus entre son âme et le monde, c'est-à-dire à la fois dans la façon dont il conçoit le monde et, subsidiairement, agit sur lui, comme dans l'image que le monde — même lorsqu'il l'a blâmé — s'est toujours faite de lui. Pour profonde qu'elle soit — et très profonde — son âme demeure accessible à toute science de bon vouloir.

### I

Bernard, ascète. Il l'est déjà au sens stoïcien du terme : cette recherche de l'effort, ce combat livré aux passions, cet apprentissage de la douleur qui permettent d'accéder au progrès moral, à la vertu, comme l'athlète s'entraîne, par des exercices répétés, aux victoires qui couronneront ses travaux. Mais l'ascétisme chrétien s'établit, ou plutôt s'achève dans une perspective toute différente. A l'image d'une lutte personnelle, quelque peu spectaculaire et, à certains égards, factice, se substitue l'idée, autrement féconde, de la souffrance-expiation, de la souffrance-rédemption, qui confère à l'homme un prix universel et fait de lui le vengeur sur soi-même des droits de Dieu, le collaborateur du Christ souffrant. C'est l'antithèse, l'antidote du péché qui a détruit l'harmonie du monde créé. Quoi d'étonnant donc si, parmi les pieuses pratiques auxquelles se livrait saint Bernard, figure en première place la méditation fréquente de la Passion et de la mort du Sauveur ? L'ascétisme chrétien est, en plusieurs sens, une vraie mortification.

* Conférence donnée par M. Charles LEDRÉ professeur honoraire d'histoire aux Facultés catholiques de Lyon, lors des fêtes du VIIIe centenaire de S. Bernard, à l'abbaye N.-D. d'Auberive (Hte-Marne), le 26 juillet 1953.

L'abbaye N.-D. d'Auberive, filiale de de Clairvaux, fondée en 1135, dura jusqu'à la Révolution (1790). Après bien des vicissitudes, elle a été reprise depuis quelques annés par les RR. PP. Bénédictins de l'Abbaye Sainte-Marie (rue de la Source, Paris-16e).

Nos lecteurs auront plaisir à lire cette évocation de la vie de S. Bernard. Aussi exprimons-nous à l'auteur, et au R. P. Dom Guillou, O. S. B., son obligeant intermédiaire, notre vive gratitude.

[1] E. Vacandard, *Vie de saint Bernard, abbé de Clairvaux*, 4e édit., t. II, p. 540.

[2] A. Fliche dans *Histoire de l'Eglise*, Fliche-Martin, t. IX, 1re partie, p. 14.

[3] *Bernard de Clairvaux*, Grd in-8 de 750 p., 2.650 fr. Paris, Alsatia, 1953.

Choisir Citeaux comme refuge contre ce qu'il y a de mauvais dans le monde, n'était-ce pas marquer sans tâtonnement la voie rude où l'on voulait s'engager ? Les premiers abbés de la nouvelle réforme ont restauré dans son extrême rigueur la règle bénédictine. La nourriture du cistercien enchérit encore sur les sévérités prescrites par l'insigne patriarche. Pendant toute une partie de l'année on ne fait qu'un repas par jour. Le costume ne tolère aucune sorte de fourrures, rien non plus qui puisse rafraîchir durant les mois d'été. Pas de feu. Il n'y aura jamais de cheminée que dans la cuisine (évidemment) et qu'au chauffoir où, comme dit Marcel Aubert, « les moines venaient méditer les jours de grands froids », graisser leurs chaussures et dégourdir leurs encres [4]. A distance, ce chauffoir nous paraît un hommage rendu aux rigueurs si souvent cruelles de la saison hivernale, plus qu'une concession fugitive à la faiblesse de la nature humaine. Les nuits sont crucifiantes comme les jours. On dort six heures, tout vêtu, sur une paillasse grossière, dans un dortoir. Le silence contraint l'esprit à prendre sa part de la mortification incessante. Le travail manuel s'impose à tous — à l'abbé aussi bien qu'au plus humble des convers — comme il sied à une loi de rachat. L'œuvre des mains mesure sourcilleusement leur place aux travaux intellectuels.

Bernard ne rechigne à aucune des prescriptions de la règle. Il coupe le blé, lave le cloître, s'affaire à la cuisine, au bûcher, au jardin. Il ajoute encore aux austérités communes, écourtant ses nuits, prolongeant ses prières, rognant sur ses maigres rations, imposant à ses sens des rigueurs presque inhumaines.

Zèle de novice ? Ce zèle ne le quitta jamais et il pratiqua jusqu'au bout la plus stricte observance. On a décrit cent fois, en ce temps où les Cisterciens n'avaient pas encore de maisons abbatiales, l'étroit réduit que l'abbé de Clairvaux — nouveau pauvre sous l'escalier — s'était fait aménager comme cellule. Le jour y entrait à peine, on ne pouvait s'y tenir debout, le lit y était encore plus dur peut-être que celui des autres moines. « C'est pourtant là, dit Vacandard, que vécut pendant près de trente ans le plus grand homme du XII[e] siècle. »

Cet homme avait usé son estomac et son corps à force de privations. On imagine les soins minutieux dont il eût pu être entouré (tant d'autres bien moindres n'y manquent pas !) lorsque, devenu, selon un mot fameux, « l'arbitre de la Chrétienté », il apparut que sa santé chancelante était indispensable à la paix des peuples. Lui, négligeant les voies de la prudence, se soignait à coup de voyages et de nouvelles besognes qui ajoutaient à sa faiblesse.

Mais ce corps dompté jusqu'à la mort n'est qu'un aspect de la lutte ascétique. L'âme naturelle doit, elle aussi, plier ses exigences périlleuses aux sûres exigences de la règle. Qu'importent les sentiments les plus légitimes et même une sensibilité frémissante (nous en aurons des preuves) lorsque l'œuvre de Dieu n'est pas suffisamment révérée ? Sa sœur Hombeline vient-elle en somptueux arroi faire visite à Clairvaux ? Bernard ne consent à la voir que lorsque, touchée de ses premiers refus, elle a promis de faire pénitence. Curieuse anticipation — avec de notables variantes et en moins dramatique — de cette fameuse « journée du guichet » dont une jeune abbesse cistercienne sera, cinq siècles plus tard, l'héroïne à Port-Royal des Champs.

D'aucuns se sont étonnés de ce qu'un tel ascète n'eût point cherché (ou point réussi) à « éteindre » l'éclat prestigieux de son éloquence et de son style. Mais, outre qu'il s'agit peut-être là d'un sacrifice suprême auquel les personnalités vigoureuses répugnent nécessairement, qui ne voit le dommage que l'apostolat de Bernard en eût souffert ? Allait-il émousser ses armes avant de s'en servir ?

Ce n'est pas le lieu d'examiner à quel point de perfection chrétienne — et notamment d'humilité — il était parvenu. Notons seulement que les grandes tâches qui lui furent confiées au cours de sa vie le contraignirent à une ascèse morale de plus en plus vigilante. Périls de la dissipation spirituelle, de la force qui abuse de soi, de la colère, de l'orgueil, des intérêts humains, du faux semblant, que sais-je ? Ce sont les moindres risques des existences errantes et puissantes. Mais Bernard restait moine partout et toujours. Certes, il eût aimé ne jamais quitter sa cellule. Dans ses vingt dernières années, il dut souvent l'abandonner pour des mois et l'on a calculé qu'il passa exactement le tiers de sa vie monacale loin de son monastère [5]. Or, chaque fois qu'il le retrouvait, les mêmes sentiments de joie intérieure l'inondaient. Et l'idéal ascétique de la règle, à peine suspendu dans le cours de ses pérégrinations extérieures, redevenait sa seule règle.

## II

Est-il besoin de noter après cela que sa première conquête fut sur lui-même ? Rappelons-nous l'image presque réaliste que Bossuet nous donne de Bernard à la croisée des chemins, quand tout le pousserait à « demeurer attaché à la terre » et qu'il va se jeter au cloître.

> « Vous dirai-je ce que c'est qu'un jeune homme de vingt-deux ans, quelle ardeur, quelle impatience, quelle impétuosité de désirs ? Cette force, cette vigueur, ce sang chaud et bouillant, semblable à un vin fumeux, ne lui permet rien de rassis ni de modéré. Dans les âges suivants, on commence à prendre son pli... au lieu que cette verte jeunesse, n'ayant rien encore de fixe ni d'arrêté, en cela même qu'elle n'a point de passion dominante par-dessus les autres, elle est agitée de toutes les passions avec violence. »

C'est à ce concert tyrannique des passions impétueuses que le fils de Tescelin le Saur et d'Aleth avait imposé un silence décisif lorsqu'au printemps de l'année 1112 il était allé s'enfermer à Citeaux. Or toute sa vie devait être une conquête incessante sur les répulsions de son corps épuisé et sur son âme.

Mais voilà bien l'homme dont l'emprise apostolique déroge, de manière si surprenante, à la grande loi qui limite souvent l'action des prophètes. Il est, lui, prophète en son pays et même prophète en sa famille. Six mois avant d'entrer à Citeaux, il se signale par une première pêche miraculeuse. Son oncle Gaudry de Touillon, quatre de ses frères, deux de ses cousins, son ami Hugues de Vitry, une

[4] M. Aubert (et Marquise de Maillé), *L'Architecture cistercienne en France*, t. II, p. 114 ; Paris, Edit. d'art et d'histoire, 1943.

[5] R. Fossier, dans *Bernard de Clairvaux*, p. 97.

bonne vingtaine d'autres gentilshommes acceptent de faire retraite avec lui à Châtillon - sur - Seine. Bientôt il les conduira définitivement hors du siècle. L'appel pour plusieurs ne s'est pas fait sans résistance. L'attrait des beaux coups d'épée, des camps, des sièges audacieux, voire les liens du mariage auraient dû éloigner du cloître nombre de ces recrues ! Mais les exhortations de Bernard furent si persuasives ! Son plus jeune frère Nivard, qu'il refusait d'enlever parce qu'il n'avait pas encore seize ans, se hâta, dès qu'il le put, de rejoindre les siens dans la solitude. Ainsi devait faire Tescelin, le père de tous ces moines, quand l'heure fut venue pour lui des suprêmes préparations. Ces familles entières qui renoncent à toutes les séductions de la fortune, de la puissance, de la gloire promise à leur courage pour s'infliger les plus obscures pénitences au fond de quelque Val de l'Absinthe, nos âges peu entraînés à l'amplitude des mouvements spirituels ont peine à comprendre un tel spectacle. L'étonnante conspiration ! Même ceux qui ne partent pas donnent largement ou protègent. Fontenay, par exemple, s'installera sur un terrain offert par le seigneur de Montbard, oncle maternel de notre saint, et je lis dans l'intéressante notice que Dom Guillou a consacrée à Auberive, que la fondation de ce monastère dut beaucoup à plusieurs parents de Bernard, notamment à Willencus, évêque de Langres [6], que l'on a toutes raisons de croire son oncle paternel.

Moine, Bernard s'est très vite imposé, ou plutôt ses vertus éclatantes l'ont imposé. Il n'a que 25 ans d'âge et trois ans de vie religieuse lorsque Etienne Harding, abbé de Citeaux, le charge d'aller fonder la troisième fille de l'Ordre. Ce sera Clairvaux, au patronyme si évocateur, puisqu'il réalise en perfection le mot bien connu qui, dans les préférences monastiques, attribue les vallées aux disciples de saint Bernard. Les débuts de Clairvaux seront, à plus d'un égard, difficiles et rudes. Lui-même accablé sous le poids de ses constantes macérations, le jeune fondateur doit pendant un an s'abandonner au repos. N'importe ! La conquête est commencée. Elle se poursuit à un rythme rapide. Il prêche à Châlons-sur-Marne et nombre de ceux qui l'ont entendu — clercs et laïcs — s'arrachent au monde et vont mettre à son école leurs certitudes ardentes. Toute sa vie, il suffira à cet entraîneur de foules de paraître en un lieu quelconque — Paris, Tournai, les pays rhénans, etc. — pour que ses « grandes captures », comme dit un contemporain, enrichissent prodigieusement les cloîtres. Peu à peu Clairvaux s'est empli, Clairvaux est trop plein. Il faut chercher d'autres retraites afin d'abriter ces enthousiasmes de plus en plus nombreux qui se déclarent pour l'extrême austérité de la règle cistercienne. Trois-Fontaines (1118), Fontenay (1119), Foigny (1121) : ce sont les premières filles de Clairvaux. Bernard en fondera 68 qui couvriront la Champagne et la Bourgogne, gagneront toute la France, l'Angleterre, l'Italie l'Espagne, l'Allemagne et la Scandinavie. Lorsqu'il mourra, la branche claravalienne comptera 164 abbayes sorties de l'abbaye-mère ou venues, directement ou indirectement, à elle. Celle-ci connaît une extraordinaire prospérité, avec ses bâtiments, pourtant reconstruits, qui deviennent trop exigus et ces quelque 700 moines et convers qui ont fait du Val de l'Absinthe une sorte de Cité de Dieu en même temps qu'un centre étonnant de vie et d'activité humaines.

Et qu'on ne croie pas que les responsabilités d'une organisation aussi vaste, ni non plus les diverses missions que nous allons le voir assumer, aient jamais complètement éloigné saint Bernard des soins spirituels qu'il devait à ses religieux. Tant qu'il le put et jour après jour, il continua la conquête sur chacune des âmes qui s'étaient confiées à lui. D'où ces lettres qu'il dicte comme sans effort, ces conseils, parfois bien durs, qu'il donne à ses novices aussi bien qu'aux anciens de l'Ordre, ces sermons — en latin pour les moines, en roman, a-t-on dit, pour les convers — qu'il adresse à sa communauté et notamment l'extraordinaire série des *Sermons sur le Cantique des Cantiques*, ces traités qu'il compose pour les filles de Clairvaux et dont il entend bien que tous tirent profit, l'ensemble de ses œuvres théologiques et mystiques.

Rien ne montre mieux cette soif passionnée de conquête dont il est dévoré que la fameuse lettre à son cousin Robert de Châtillon qui s'est enfui de Clairvaux pour se blottir sous la règle infiniment plus douce de Cluny — lettre d'une humilité sans fausse honte, d'un amour brûlant d'un zèle tendre et apostolique où l'on n'arrive plus à démêler ce qui est de la chair et ce qui est de Dieu :

> « Toi aussi, tu as été arraché de mon sein ; je gémis de cet enlèvement, je redemande ce que la violence m'a ravi. Je ne puis oublier mes entrailles ; on m'en a déchiré la meilleure part. Se peut-il que le reste ne souffre pas la torture ? Malheureux que je suis de ne plus t'avoir, de ne plus te voir ! »

Document précieux. Négligeant les innombrables témoignages de sensibilité généreuse dont sa vie est pleine, nous serions peut-être tentés de ne retenir, en le quittant, que les rudesses qu'il assène, d'une main si vigoureuse, sur la médiocrité des hommes, que les violences qui lui ont échappé dans la lutte. Elles aussi, d'ailleurs, sont bien d'un conquérant qui va jusqu'au bout, et au-delà, de son vouloir, dès qu'un obstacle résiste au flot tempétueux qu'il a déchaîné. Mais cette lettre, comme les sanglots trop longtemps contenus, que lui arrache devant ses moines la mort de son frère Gérard, cellérier de Clairvaux — (« Je souffre, je souffre horriblement, parce que j'aime avec passion ») — l'esprit le moins attentif pourra-t-il les oublier ? Ils nous aident à saisir l'ardeur qui frémissait, qui bouillonnait en lui, et combien fut grande cette victoire sur soi dont nous avons vu qu'il dut la remporter toute sa vie.

Mais il faut définir plus nettement la place unique que Bernard a très vite occupée dans son Ordre. Comme Jean-Berthold Mahn et d'autres l'ont bien observé la fondation de Citeaux « ne marqua pas vraiment les débuts de l'ordre cistercien ». Ce n'est qu'au moment où Citeaux donne naissance à ses premières filles — La Ferté-sur-Grosne en 1113, Pontigny en 1114, Clairvaux et Morimond en 1115 — que l'ordre se constitue. A cette date, Bernard a déjà apporté, dans une entreprise qui avait connu tant d'angoisses et ne paraissait pas promise à un tel destin, le feu de son enthousiasme personnel et de son énergie rayonnante. C'est d'ailleurs à lui

[6] *Les Cahiers haut-marnais*, 4e trimestre 1950, Chaumont. Willencus est souvent désigné sous le nom de Vilain d'Aigremont.

— non à Etienne Harding, chef des Cisterciens — qu'en 1122, le chef de l'Ordre de Cluny, Pierre le Vénérable, adresse le mémoire fameux dans lequel il défendait ses moines contre les attaques des moines réformés. Autre indice et d'une particulière éloquence : l'église de Citeaux, celles de Pontigny et de Preuilly qui n'appartiennent pas à la filiation claravalienne, seront bâties sur le plan que Bernard a voulu pour sa propre église. Si bien que, sans oublier les créateurs de Citeaux — Robert, Albéric, Etienne — sans contester que la Charte fondamentale de l'Ordre (dom Raphaël Molitor l'a définitivement établi) soit essentiellement l'œuvre d'Etienne et des religieux de Citeaux, non de Clairvaux, l'histoire a, d'une seule voix, donné comme père à l'immense famille des moines blancs le fils de Tescelin et d'Aleth.

## III

Regardons-le dans la diversité du rôle extérieur — voire international, comme nous dirions — où s'écoula une bonne partie de son existence et qui ajoute à sa figure creusée d'ascète et de moine une originalité si pénétrante. Et certes, il n'a pas eu tous les jours à prêcher des croisades ou à résoudre des conflits qui dépassaient les frontières. Mais c'est vers lui que, dans bien des crises, on s'est naturellement tourné pour obtenir, non seulement la lumière qui prépare, mais le courage qui impose la décision. Que si d'ailleurs on ne l'appelle pas, il arrive qu'il coure de lui-même à la difficulté, quand la cause de Dieu, de l'Eglise, de la justice risque d'être compromise ou bafouée. A preuve, certaines de ses démarches auprès de son suzerain, Thibault de Champagne, que son action persévérante rend de plus en plus humain à l'égard des populations malheureuses ; ses interventions hardies auprès du roi de France Louis le Gros ou Louis VII le Jeune ; ses conseils pressants à Mélisande, reine de Jérusalem, à Roger de Sicile, à Guillaume d'Aquitaine. On a tort de le représenter, en de telles conjonctures, uniformément dressé comme un prophète de l'ancienne loi en face des grands de ce monde. A force de généraliser, l'image tourne au style d'Epinal. Ce soldat de Dieu est, à l'occasion, un diplomate et, chaque fois qu'il le peut ou qu'il le doit, il ne dédaigne pas de mettre à son service la déférence et l'habileté. Mais il est bien certain que très vite il se bat, contre le roi comme contre les autres, sans peur, insoucieux des coups, la voix haute et la plume agressive. Même le pape Honorius et ses cardinaux, qui ont injustement pris parti pour le roi contre l'évêque Etienne de Senlis, ne l'arrêtent pas. Son carquois n'est jamais vide.

Généralement, il cherche à conquérir par la conviction. Cet ascète est un Docteur. Mais, dans la grande mêlée des idées, des systèmes, des règles, quel ferme langage il lui faut tenir et soutenir ! Nous pensons qu'il se montre bien mordant à l'égard de Cluny — ou du moins de certains Clunisiens et de quelques autres — dans la célèbre *Apologie à Guillaume*. Toutes les *Provinciales* (si le rapprochement ne messied pas) sont, par certains côtés, injustes. Les *Relations sur le Quiétisme* aussi. Mais l'admirable en l'occurrence, ce n'est pas la force impérieuse du style, l'âpre vigueur de cette polémique qui ne faiblit jamais, ces invectives ardentes qui ont traversé les siècles. (« L'Eglise resplendit dans ses murs et ses pauvres manquent de tout... Je mens si je n'ai pas vu un abbé traîner après soi plus de 60 chevaux », etc.). L'étonnant, c'est que, la lutte ayant été si chaude, l'adversaire de Bernard, Pierre le Vénérable, ce grand moine, entrera dans les vues du réformateur passionné et donnera bientôt un tour plus vif aux remises en ordre dont lui-même avait, dès le principe, senti le besoin.

La plus haute science n'effraie pas notre saint dès qu'il s'agit de combattre pour la foi. Un maître attirait par l'éclat de son enseignement la foule estudiantine de la Montagne Sainte-Geneviève. Mais cet enseignement rationaliste était un danger pour la doctrine chrétienne comme pour les âmes. Or qui se mesurera avec Abélard prince du verbe ? L'abbé de Clairvaux n'hésite pas longtemps et, au Concile de Sens, sa rude dialectique triomphe des arguments subtils où son adversaire voudrait l'enfermer.

Dans toute sa vie militante, on le trouve ainsi, luttant pied à pied, qu'il s'agisse de soustraire les esprits et les cœurs aux néfastes systèmes d'un Arnauld de Brescia ou d'un Gilbert de la Porrée, d'assurer la forme canonique des élections épiscopales et de rendre la tranquillité à certains diocèses, de réconcilier des villes ennemies, de faire entendre la voix de la justice en faveur des populations misérables, de substituer l'ordre au désordre, la paix à la guerre, la certitude aux fluctuations de l'hérésie, aux troubles appels des frénésies immorales. Lorsqu'un schisme aux conséquences terribles oppose Anaclet et Innocent II, c'est Bernard qu'on charge d'arbitrer le nouveau conflit. Et pendant des années, de conciles en ambassades, par monts et par vaux, en Italie comme en France, près des rois, des évêques et des princes, par la plume, la parole et l'action, il bataillera pour imposer Innocent à la chrétienté en désarroi.

Ici nous sommes en face d'un personnage unique, vrai maître spirituel et, si l'on peut s'exprimer de la sorte, dictateur moral de son siècle, élevé au-dessus des frontières et des conditions humaines par la vertu transcendante de sa propre grandeur. C'est le saint Bernard hiératique, dont la statue se dresse au cœur de l'histoire médiévale, l'homme qui bientôt prêchera la deuxième Croisade et qui, pour entraîner les foules chrétiennes vers le tombeau du Christ, courra de Vézelay aux bords du Rhin, multipliera les interventions sonnera le ralliement (hélas ! vite et compromis) des bonnes volontés ardentes. Sa cellule est maintenant sur toutes les routes. L'homme de Dieu est devenu un conducteur de peuples.

Souvent, d'ailleurs, il descend de ce Sinaï où les événements le placent, pour contribuer plus pacifiquement à l'extension du règne de Dieu. S'il cherche avec tant d'ardeur à accroître le rayonnement de sa règle, c'est que, malgré la grande réforme grégorienne, le siècle reste mauvais et qu'à ses yeux, le meilleur moyen de faire son salut passe par un monastère, de préférence cistercien. De fait, en nombre d'endroits, surtout du Nord et de l'Est, les Cisterciens, les Claravalliens ont pris la place des autres Bénédictins affaiblis. Pas d'étroitesse exclusive pourtant, dans l'action de Bernard. En ce temps où la restauration canoniale joue un si grand rôle dans la restauration même de l'Eglise, il s'in-

téresse de près à la « régularisation » des clercs, exerce une influence dispersée, mais certaine, sur les diverses familles de chanoines réguliers, sur l'Ordre de Saint-Victor comme sur les Prémontrés, et collabore avec eux. Auberive ne sera-t-elle pas fondée, en 1135, avec le concours des chanoines réguliers de Valserveux ?

## IV

Mais je voudrais suivre maintenant saint Bernard et ses moines dans deux genres d'activité où leur intervention a le plus marqué le sol, le paysage, le milieu rural que nous connaissons :

— 1° qu'ont-ils fait dans l'ordre économique et social ?

— 2° quelle part ont-ils prise au grand renouveau artistique du XIIe et du XIIIe siècles ?

*a*) Comme plusieurs Pères du désert, comme saint Benoît, comme ces moines de l'époque mérovingienne à qui Michelet fait honneur d'avoir donné « au monde ancien, usé par l'esclavage, le premier exemple du travail accompli par des mains libres », comme certains réformateurs du XIe siècle, Bernard n'a pas vu dans la parabole fameuse sur le lys champêtre une exaltation orientale du désœuvrement, mais une condamnation de l'esprit de lucre, de l'angoisse dominante du manger et du boire, du manque de confiance au Dieu protecteur. Et après son abandon par les Clunisiens, désormais portés vers d'autres formules, il a rendu à la grande loi du labeur des mains, prolongement de la prière, son sens le plus total, le plus exigeant.

Quel chantier, quel monde en gestation qu'un monastère qui se crée ! Que ce soit à Clairvaux ou ailleurs, il faut dégager d'abord ces vallées profondes dans lesquelles on s'enfonce, s'attaquer à la forêt, défricher soi-même la terre, assécher les marécages, élever des baraques provisoires, amener des matériaux de toute sorte, creuser des canaux et, peu à peu, substituer à un désert sauvage, et parfois putride, ces constructions puissantes : églises, cloîtres, bâtiments pour le travail comme pour la vie des moines, dont les pierres, solidement assises, ne céderont qu'aux injures des hommes.

Dom Guillou nous montre « les bornes d'origine monastique où sont gravées la crosse et la croix » qui continuent, aujourd'hui encore, d'enserrer la forêt d'Auberive. Il évoque les huileries, les tuileries, les verreries, les forges, les viviers, les moulins, les terres immenses, les vignes, les « granges », c'est-à-dire les fermes, plus tard les scieries mécaniques où la 24e filiale de Clairvaux avait établi son empire. A Clairvaux même il a fallu améliorer « le sol pierreux et sec » et détourner le cours de l'Aube. Un troupeau nombreux y prospérait. Le cellier de Morval y constituait déjà une importante exploitation vinicole. Champs et prairies y occupaient, du temps du fondateur, quelque 350 hectares —ce n'était qu'un début très modeste — et les bois, six fois plus [7]. Il y avait des tanneries, des corroiries, des ateliers de tissage et de coupe, et l'eau actionnait partout des roues de moulin, des maillets pour les foulons, des souffleries. L'abbaye de Morimond, que Bernard avait sauvée en une heure tragique et sur laquelle il veilla toujours, comme si, au lieu d'être fille de Cîteaux, elle l'eût été de Clairvaux, comprendra 1.600 hectares de labours et de prairies, 700 bêtes à cornes, 2.000 porcs. L'admirable forge de Fontenay est venue jusqu'à nous des premières années du XIIIe siècle, témoignage muet, mais éloquent, sur 50 mètres de long, des œuvres quotidiennes auxquelles se livraient les moines blancs. Mais ce sont peut-être les fameuses « *granges* » cisterciennes (Clairvaux en eut jusqu'à 12, dont 6 du temps de saint Bernard) qui, aujourd'hui encore, parce qu'on en trouve dans toute la France et que certaines ont sauvé leurs magnifiques charpentes, ressuscitent, plus que tout, ce passé de labeur. Bâties dans l'enceinte du monastère ou dispersées à la ronde, parfois fort loin, elles étaient, à elles seules, de véritables centres agricoles, exploités par des convers, où rivalisaient la culture et l'élevage. Des fermes-modèles, une usine au milieu des champs.

Il y eut là, sous saint Bernard et sous les abbés de la première moitié du XIIe siècle, un type étonnant de vie communautaire, sans tractations douteuses, sans troubles profits, où le travail était bien fait, mais jamais excessif, parce qu'il apparaissait un aspect essentiel du devoir monastique, de la soumission à la règle, et que tous, si grands qu'ils fussent, œuvraient de leurs mains.

Hélas ! l'idéal n'a pas les promesses de la pérennité. Dans quelle mesure l'ordre cistercien ne fut-il pas, comme Cluny qu'il avait voulu réformer, « vaincu (moralement du moins) par sa conquête », victime de son enrichissement ? Un point que Jean-Berthold Mahn a particulièrement étudié — l'exemption des dîmes [8] — ne saurait nous causer de grandes inquiétudes de principe. Car il est normal que, dans la société du Moyen Age, un ordre qui rend tant de services à l'Eglise et au pape (Innocent II le montrera, à peine fortifié sur son siège) bénéficie d'exemptions éclatantes. Et d'autre part, les défricheurs de terre accompliront une œuvre d'autant plus efficace que l'exonération leur permettra de consacrer plus de ressources aux domaines qu'ils arrachent à la forêt ou à la lande. J'entends bien que les paroisses, les églises, les curés ont besoin des dîmes pour subsister. On comprendra donc qu'en plusieurs circonstances les papes aient restreint l'insigne faveur accordée aux cisterciens ou les aient invités à n'en pas abuser. En définitive, tout, ici, pouvait... ou du moins aurait dû s'arranger dans la mesure.

Mais voici plus grave : ces moines qu'on dispense de la dîme, tantôt totalement, tantôt pour les terres qu'ils viennent de mettre en culture, finiront — discrètement, déjà, dans la seconde moitié du XIIe siècle — par percevoir, à leur tour, les redevances ecclésiastiques sur des biens qu'ils ne travaillent pas eux-mêmes. Ils possèderont des villages, des églises, de vastes domaines affermés. Infraction aux règles primitives, à la volonté de saint Bernard. Les conséquences de cet état de choses obligeront désormais la réforme cistercienne, partiellement détournée de son but, à cheminer sur des voies plus humaines. Peu à peu, l'Ordre a franchi l'étape de l'économie communautaire, de

[7] L'ensemble du domaine atteindra près de 20.000 hectares au XVIIe siècle, dont les quatre cinquièmes en forêts. Cf. R. Fossier dans *Bernard de Clairvaux*, p. 113.

[8] J.-B. Mahn, *L'Ordre cistercien et son gouvernement des origines au milieu du XIIIe s.* Paris, de Boccard.

« l'économie d'échange », pour créer, comme on l'a dit, une véritable « économie capitaliste » où la vente, dans les foires, des céréales, de la laine, du vin, et l'exploitation du travail d'autrui, permettront d'investir de grands profits « en nouvelles terres ou en installations de rapport », non plus données, mais acquises selon les procédés habituels aux hommes du siècle. Ce fut l'origine de graves et durables incompréhensions entre les moines et les paysans [9].

Heureusement les excès eux-mêmes engendrent parfois, selon des lignes d'abord imprévues, des avantages précieux. Et l'on retiendra comme sage ce jugement d'un historien qui montre bien, sinon sur le plan spirituel, du moins dans l'ordre de l'évolution économique et sociale, les résultats de l'entreprise cistercienne :

« Les granges ont contribué largement à modifier le paysage humain... Elles sont devenues des centres de colonisation, puis de peuplement en certaines régions longtemps demeurées hostiles à l'homme. On doit admettre que dès le troisième quart du XII[e] siècle l'ordre de Citeaux avait rendu d'immenses services à la société occidentale : il avait été l'un des ferments les plus actifs de la transformation de l'économie médiévale et il avait puissamment contribué au développement de la production, du commerce d'exportation et de la richesse mobilière » [10].

Notre cadastre d'aujourd'hui — à Auberive comme ailleurs — porte témoignage du vaste labeur accompli par les moines.

Veut-on justifier *a contrario* cette vérité d'histoire ? Que vienne la guerre de Cent Ans, qu'elle détruise nombre de granges cisterciennes et, aussi, d'établissements bénédictins, clunisiens, etc., et la civilisation rurale reculera, comme on l'a relevé, de plusieurs siècles.

Ce n'est pas tout. Outre la terre améliorée, et donc plus libérale aux hommes, les générosités inépuisables dont les moines blancs se firent les instruments bénévoles furent, aux heures les plus rudes du Moyen Age — déjà à Clairvaux et en d'autres lieux lors de la terrible famine de 1125 — une source de grâces pour les malheureuses populations des campagnes, pour les infirmes, pour les vieillards et les errants. Qui ne penserait aux grandes évocations de Verhaeren, à ces vers d'un réalisme grünewaldien que le jeune poète écrivit ou plutôt « peignit » lors d'une retraite à la Trappe de Forges, près de Chimay :

Alors les moines blancs rentrent aux monastères
Après secours portés aux malades des bourgs,
Aux remueurs, cassés, de sols et de labours,
Aux gueux chrétiens qui vont mourir, aux grabataires,

A ceux qui crèvent seuls, mornes, sales, pouilleux,

Aux mendiants, mordus de misères avides,
Qui, le ventre troué de faim, ne peuvent plus
Se béquiller là-bas vers les enclos feuillus
Et qui se noient, la nuit, dans les étangs livides.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Et tous alors, tous les moines, très lentement,
Envoient vers Dieu le chant des lentes litanies,
Et les anges, qui sont gardiens des agonies,
Ferment les yeux des morts, silencieusement.

[9] R. Foreville dans *Histoire de l'Eglise*, Fliche-Martin, t. IX, 2[e] partie, p. 300.
[10] R. Foreville, *ibid.*, p. 299-300.

*b*) Songeons surtout, malgré les désaccords futurs, à cette révolution dont on n'exalte pas assez l'importance : l'homme des champs qui sera traité comme un frère, associé, sous le regard de Dieu, au travail de tous, en vue de l'œuvre même de Dieu. Un fait illustre éloquemment cette étape essentielle de tant de libérations qui suivront plus tard. C'est l'existence du *convers cistercien*. Assurément la grosse besogne, l'immense besogne matérielle repose sur ses épaules. Mais lui qui vient parfois du servage, presque toujours des plus misérables conditions, n'est plus un serf ni un souffre-douleurs. Il est, sinon un moine, du moins un religieux comme les autres et la liberté de son choix fortifiée par toutes les libertés spirituelles que son rigoureux renoncement lui apporte, constitue, dans l'histoire des siècles appesantis, une promotion aussi rapide que spectaculaire. Il est, au monastère, l'égal des grands et des savants de ce monde. Ne vit-on pas, parmi bien d'autres, l'oncle même de saint Bernard, Milon, seigneur de Montbard, entrer comme simple convers à Citeaux ?

Cette suppression, ou plutôt cette compénétration des classes, non par lutte sanglante, mais par l'émulation de la charité, mérite d'autant plus d'être signalée qu'il ne s'agit pas ici d'un de ces phénomènes rarissimes, d'une de ces exceptions voyantes dont la propagande s'empare fallacieusement pour des fins où l'apologétique tient plus de place que le respect de la vérité. Certes le nombre des convers — leur vie est rude, les exigences religieuses sévères — ira peu à peu diminuant : dès le XIII[e] ou le XIV[e] siècle, il y a ce que nous nommerions, dans notre langage chaotique, une crise du convers. Mais, au début, dans une abbaye cistercienne fille de Clairvaux comme de Citeaux, de Pontigny comme de Morimond, les convers « s'appellent légion », parce que la règle a fait une place importante à l'œuvre des mains et à « l'exploitation agricole directe, sans fermiers ni tenanciers ». On en compte 300 à Pontigny, à Clairvaux et à Villers, 500 à Riévaulx, des centaines un peu partout.

## V

Les constatations que nous aurons à faire du point de vue artistique ne sont pas moins intéressantes.

Si tant d'illustres abbatiales cisterciennes ont disparu, rendant à la glèbe d'où elles avaient jailli, quelques-uns de leurs secrets, il en reste assez pour nous permettre de comprendre le rôle que Citeaux et saint Bernard ont joué dans la construction des édifices religieux au Moyen Age. Mais il faut serrer le problème — ou plutôt les problèmes — de près, se garder des interprétations trop faciles, des exagérations insoutenables.

Ici, comme chez le philosophe allemand, les éléments premiers de notre science se posent en s'opposant. Il y a d'un côté Cluny et l'abondance de son ornementation, de l'autre — en réaction — Citeaux et l'austère beauté de son architecture. Pontigny, si l'on veut, en face de Vézelay [1]. Inutile de chercher ailleurs que dans saint Bernard et dans les abbatiales elles-mêmes la justification de cette antithèse classique.

Les invectives de l'abbé de Clairvaux contre le

[1] Anna-Marie Armand, *S. Bernard et la cathédrale gothique*, in-4, 16 p. Paris, Jouve et C[ie], 1943.

luxe des grandes abbayes — ou de certaines abbayes clunisiennes — leurs dimensions, leurs parures de toute sorte, leurs fresques, leurs mosaïques, leurs orfèvreries, l'éclat de leurs vitraux, leurs pierres précieuses, occupent une place de choix dans la littérature corrosive. Scandale que tout cela aux yeux du fougueux pamphlétaire. Scandale religieux : des moines n'ont pas besoin pour prier de pareilles magnificences ; scandale moral : toutes ces images étincelantes ne cherchent qu'à exciter la curiosité, à attirer l'offrande du visiteur ; scandale social : « les curieux trouvent là de quoi satisfaire leurs passions et les malheureux n'ont pas de quoi vivre ».

Tout donc, dans l'architecture monastique de Citeaux, sera pour l'esprit, pour la foi, pour le renoncement. Surtout l'église, qui plus que le reste du monastère, est, selon le mot de saint Benoît, « l'atelier où le moine s'adonne à la spiritualité ». L'homme charnel n'aura point part à cette construction. Il faudra qu'il s'astreigne à spiritualiser la pierre elle-même dans la simplicité, la logique, l'adaptation sans fioritures de l'œuvre au but qu'on lui propose, à la Règle. L'art ici a un ennemi juré : l'artifice. Et c'est pourquoi, selon la remarque de Dom Anselme Dimier, l'église est encore plus dépouillée de tout élément sensible que la salle capitulaire, les salles des moines ou le cloître.

Ainsi tout s'éclaire-t-il dans la nouvelle synthèse volontaire qui va s'annexer — toujours le conquérant ! — une partie importante de l'architecture médiévale. Feuilletons les beaux livres de Marcel Aubert et de Mme la Marquise de Maillé. Evoquons les spécimens émouvants qui nous restent de l'art cistercien, Fontenay notamment qui fut bâtie du temps de saint Bernard et sous son influence. Tâchons de nous imaginer Auberive d'après l'admirable chevet qu'un patient effort vient de nous rendre. Au XIIe et au début du XIIIe siècle, telle sera bien cette architecture, éprise, elle aussi, de réforme : sobriété pratique du plan (dans l'Eglise comme dans tous les bâtiments de l'abbaye), rigueur mesurée des proportions, proscription des décors flatteurs, des moulures superflues, des chapiteaux somptueux, austérité de la façade, de l'éclairage, des clochetons, etc. Si « le beau est la splendeur du vrai », le vrai ici n'a pas recours à la splendeur inutile pour créer la beauté, une beauté qu'il ne méprise pas, qu'il épure. Qui sortira sans être empoigné, trituré jusqu'au fond de soi et, si j'ose dire, l'âme toute pleurante de joie immatérielle, devant ces lignes gorgées de substance mystique où la simplicité est devenue la forme très humble de la grandeur ?

Dès lors, nous voulons bien qu'on ne parle pas d'une école d'architecture cistercienne puisque les églises de l'Ordre ont, dans leur extrême diversité, emprunté certains de leurs caractères aux pays qui les ont vu pousser : la Bourgogne, la Champagne, l'Ile de France, les multiples régions où la règle de Citeaux a essaimé et où elle a recruté une partie de sa main-d'œuvre technique. Mais on a bien raison de dire qu'il y a « une unité » dans les églises cisterciennes, « un esprit cistercien, des traditions cisterciennes », et, à défaut d'école, « une architecture cistercienne » [2].

Tant il est vrai qu'à Citeaux l'originalité est partout, mais combien accentuée par la personnalité d'un saint Bernard. Les récentes fouilles que le Dr Esser a dirigées à Himmerod, en Rhénanie, semblent bien confirmer qu'il y eut, non un style, mais un « plan bernardin » d'église monastique, reconnaissable, pour que la simplicité fût complète, à la fermeture droite, et non semi-circulaire, du chœur et des chapelles latérales. Le plan rectangulaire d'Himmerod fut en effet l'œuvre d'Achard, maître des novices et, comme on l'a dit, architecte préféré de Bernard, qui le délégua souvent (à Himmerod précisément et ailleurs) pour la construction de ses abbatiales. Aussi bien l'église de Clairvaux, telle que le saint l'avait voulue pour qu'elle servît de modèle à d'autres, fut-elle d'abord de plan rectangulaire. Ainsi en va-t-il de Fontenay, d'Auberive et des églises claravaliennes, construites entre 1135 et 1153, dont les dispositions essentielles nous sont connues. En conséquence, après le Dr Esser, Henri-Paul Eydoux [3] a récemment proposé qu'on appelle « plan bernardin », et non plus cistercien, le type si caractéristique des églises monastiques à chevet plat. Voilà une nouvelle conquête à mettre au compte du VIIIe centenaire.

Mais la part, déjà glorieuse, de saint Bernard et des Cisterciens dans la virile poussée des arts abbatiaux, au XIIe siècle, ne se prolonge-t-elle pas en dehors de ceux-ci ? Autrement dit, les cathédrales elles-mêmes doivent-elles quelque chose, doivent-elles beaucoup à Citeaux et à Clairvaux ? Avec plus de fantaisie sans doute que de preuves... lapidaires, une de nos contemporaines [4] a vu dans la cathédrale « le couronnement de l'œuvre de saint Bernard », une traduction en pierre des plus beaux thèmes dont ses sermons regorgent, si bien qu'il faudrait parler d'art cistercien où l'on parlait jusqu'alors — plus ou moins sagement — d'art gothique ou d'art français. Craignons l'homme d'un livre et, malgré certaines suggestions brillantes, la femme d'une idée. Il ne suffit pas qu'un symbole se trouve dans saint Bernard et se retrouve dans la sculpture ou le vitrail d'une église médiévale pour qu'il convienne d'affirmer ici une authentique influence. Ce symbole peut venir de beaucoup plus loin, même si les œuvres du Docteur de Clairvaux, vite répandues, ont, en plusieurs cas, aidé à le rajeunir.

Il n'en reste pas moins que Citeaux et saint Bernard ont exercé, là comme ailleurs, une action certaine. « Comment ? dira-t-on. La cathédrale gothique est une merveille d'élégance souvent raffinée. Quoi de commun avec les condamnations massives de *l'Apologie à Guillaume?* » C'est que, on l'a observé maintes fois, les condamnations de *l'Apologie* ne sont pas si massives. De bon gré ou à contre-cœur (j'avoue ne pas m'en rendre bien compte), Bernard distingue formellement entre l'art monastique et l'art des cathédrales : *et quidem alia causa est episcoporum, alia monachorum*. Et, sévère pour la vaine intrusion de la splendeur dans l'église des moines, il l'admet, voire la recommande,

[2] M. Aubert, *L'architecture cistercienne en France*, t. II, p. 207.

[3] Cf. son article dans le *Bulletin monumental*, premier fascicule de 1953.

[4] Anna-Marie Armand, *Saint Bernard et la cathédrale gothique*, — *Saint Bernard et le renouveau de l'iconographie au XIIe siècle*, in-4, 107 p., Jouve et Cie, 1944 ; — *Les Cisterciens et le renouveau des techniques*, ibid.

dès qu'il s'agit d'instruire, sur les murs ou la vitrerie des églises, l'esprit simple et « charnel » de la foule.

Dès lors, comment ne pas penser que ces nombreux personnages, d'origine ou d'amitié cistercienne, que nous voyons accéder à l'épiscopat en un temps où le roman s'achemine vers le gothique, où les techniques architecturales, mais aussi la sculpture, la peinture, l'orfèvrerie se renouvellent, comment ne pas penser que ces évêques bâtisseurs ont plus d'une fois emprunté à saint Bernard — en l'honneur de la Vierge notamment — des idées des images qui, fixées dans la pierre ou autrement, sont devenues, grâce à lui, « prédication constante » ? Et pourquoi ne pas croire qu'en architecture, on lui doit la place de plus en plus importante faite aux chapelles mariales dans les grandes églises ?

Il faut ajouter qu'à cause de leur expansion même, les cisterciens ont été tout naturellement, selon un mot connu, « les missionnaires » (ne disons pas les protecteurs exclusifs) du gothique et de la croisée d'ogives. Ne pas exagérer leur rôle ne signifie pas le méconnaître ou l'amoindrir. Ce rôle a été considérable [5], sinon par l' « influence directe » des constructions, du moins par le rayonnement de l'esprit cistercien.

* *

La vie conquérante de saint Bernard apparaît, à plusieurs reprises, traversée d'insuccès, d'échecs dont certains furent durement reprochés, en son temps, au prédicateur de la 2e Croisade. Il a été trahi par les hommes : son propre secrétaire s'est enfui, emportant de l'or, des manuscrits, le sceau abbatial dont il avait abusé. Il a été trahi par les événements. Il a été trahi par la faiblesse ou l'égoïsme des grands. Il a été trahi par l'ardeur avec laquelle il se jetait dans les aventures les plus redoutables sans en calculer toujours les périls. Vers la fin, ses longues absences, la fatigue, la nécessité l'ont peut-être contraint, en de rares conjonctures d'ailleurs, à tolérer, dans l'organisation économique du monastère, telles ou telles pratiques que sa rigueur personnelle réprouvait, qui proliféreront fâcheusement plus tard. A peine sera-t-il mort, qu'on pourra reprocher à ses successeurs de bâtir des églises aussi somptueuses que celles des clunisiens.

Mais l'histoire ne juge pas les saints comme elle fait pour les héros de ce monde. Sauf de rares exemples, elle pardonne difficilement au héros de n'avoir pas réussi. Si elle lui pardonne, les consolations émollientes qu'elle lui prodigue, ajoutent à son infortune. Les saints, au contraire, sont jugés sur les combats qu'ils ont *voulu* livrer, sur les intentions qui les animaient, plus que sur les vicissitudes humaines dont ils ont souffert.

Il est vrai qu'il faut, en l'occurrence, se garder de toute exagération. Bernard fut un héros en même temps qu'un saint et, dans la diversité de ses entreprises, le succès, un immense succès, a souvent couronné ses efforts. Père d'une multitude de moines et d'abbayes illustres, il a laissé derrière lui une œuvre grandiose, que les malheurs des siècles ont compromise parfois, mais dont la suite demeure sous nos yeux, vêtue de pierres tenaces ou de robes blanches. Il a été l'un des plus étonnants mystiques de tous les temps — un des sommets de la spiritualité universelle — l'homme de Dieu et l'homme de la Vierge. Et les esprits les plus subtils comme les foules les plus humbles s'abreuveront toujours à la source jaillissante de ses élans. Si notre sujet l'eût permis, c'est un point qu'après Gilson il eût convenu de mettre en relief. Il a personnifié son siècle et la Chrétienté entière, cette Chrétienté, image tour à tour pacifique et tumultueuse d'un Occident aux bornes trop rigides que nos chefs d'Etat cherchent vainement à unir dans l'angoisse des lendemains destructeurs. Il fut une leçon pour ses contemporains, qu'il a dotés d'une politique, comme il pourrait être une leçon pour nous qui devrions davantage nous inspirer de cette politique.

Quels fruits nous pourrions retirer de sa vie, de ses exhortations, de son activité multiple si, sans cesser d'être des hommes de notre temps, nous avions le courage, non certes de le suivre tous au cloître, mais de nous mettre à son école, de marcher après lui sur les chemins de fermeté, et non de fléchissements apeurés, qui mènent à la vraie grandeur !...

Charles LEDRÉ.

[5] M. Aubert, *op. cit.*, et H. de Warren, dans *Bernard de Clairvaux*.

---

# CHRONIQUE D'APOSTOLAT SOCIAL

(Voir l'*Ami* du 13 août 1953)

*Semaine Sociale de Dijon* (1952)

SOMMAIRE

TROISIÈME PARTIE : **Orientations.** — 1. Vers une économie du genre humain. — 2. Problème des peuples retardataires : *a*) Les Territoires d'Outre-Mer ; *b*) Pays insuffisamment développés. — 3. Problèmes intérieurs français : *a*) Les options de notre économie; *b*) L'entreprise (E. Delachenal) ; *c*) La Sécurité Sociale ; *d*) Finances publiques ; *e*) Instabilité du pouvoir d'achat et ajustement des revenus. — Conclusion.

## 3e Partie : ORIENTATIONS

### I. — VERS UNE ÉCONOMIE DU GENRE HUMAIN

Cette troisième partie, consacrée aux orientations, s'ouvre par le cours de M. François PERROUX : « *De l'avarice des Nations à une économie du genre humain* ». L'impulsion est donnée avec une hardiesse et une générosité qui suscitèrent, outre l'intérêt, une intense émotion de l'auditoire.

Les résultats de l'économie moderne, commence le conférencier, sont des plus médiocres. « La moitié des humains restent soumis à un régime d'économie infra-humaine » (p. 195). Dans les régions qui passent pour les plus favorisées, il ne faut pas oublier que « avant cette guerre, les E.-U. comptaient plus de 25 millions de sous-alimentés. La Grande-Bretagne, 15 millions. » Il faut se mettre en face de ce problème : la subsistance matérielle des humains. On comprend que l'économie moderne n'ait pas lieu de se glorifier. La position même de ce problème reste pour beaucoup un scandale, révo-

t ce vice dénoncé par F. Perroux : « l'avarice nations ».

Pour lui cette expression désigne d'une manière écise « une conduite qui se résume en deux its ».

° Le produit national bénéficie aux seuls nationx ;

° A l'intérieur de chaque nation, on s'en tient a règle de l'équilibre des prix. « Chaque indiu a droit à *tout* son produit et n'a droit qu'à produit ; il ne reçoit monnaie ou biens qu'en tre-partie de ce qu'il cède ; il serait dangereux insane de transférer gratuitement une fraction produit de quiconque. » Et de conclure : « L'avae des nations a donc deux degrés. Elle ne cède n pour rien. Elle sacrifie la vie aux choses » 198).

Déjà les faits commencent à désiller les yeux. e nouvelle économie s'annonce : à la place de conomie mercantile et avare, une économie « *de t l'homme et de tous les hommes* ». L'auteur propose de « hâter la prise de conscience de te transformation », en développant les propoions qui suivent.

1° *Emergence des « coûts de l'homme ».* — Cette ergence se manifeste dans la pratique et les mptabilités du XXe siècle. L'expression employée oûts de l'homme) parle d'elle-même ; elle traduit sommes comptables ce que le ch. Mouroux pelait « les biens de départ », ce qui doit surer « une espérance de vie » telle qu'elle est tuellement et scientifiquement possible, une sérité contre la maladie, et un accès au moins mimum à la culture.

Déjà dans nos sociétés occidentales, un idéal huanitaire, auquel se mêlent parfois des soucis poliques, a introduit et développe ces « coûts de homme ». En veut-on un exemple ? Chaque année nation ou les collectivités publiques prennent en arge des malades, assurent des soins à des ennts qui mourront avant de devenir des producurs, etc... Un tel fait « atteste que l'Espèce deent respectueuse d'elle-même ; il est une répuation manifeste de cette doctrine économique qui nore l'acte sans rendement matériel » (p. 200).

Il reste à étendre cette pratique des coûts de homme à de plus larges fractions de l'humanité, écialement aux peuples économiquement faibles, ar un dépassement des égoïsmes nationaux. M. Perux n'hésite pas à proclamer que « cette émerence des coûts de l'homme est un événement qui, ans l'histoire de l'Humanité, assumera vraisemablement une importance comparable à celle de abolition de l'esclavage » (p. 202).

2° *Entrée dans une politique d'entr'aide.* — Les randes nations, E.-U., Grande-Bretagne, entrent éjà dans une politique d'entr'aide, de développeent. Mais l'avarice nationale se glisse dans cette uvre. Elle en freine l'essor, elle l'alourdit en orientant dans le sens d'une préparation de la uerre. Or, remarque l'A. — et c'est l'un des pasages les plus émouvants de ce cours — l'humanité it la preuve et même la répétition de ce qu'elle ourrait faire pour sauver, au lieu de détruire.

« Nous sommes vivement frappés de deux faits qui ontiennent un grand espoir. Le réarmement révèle l'amleur du sacrifice dont les peuples occidentaux deviennent capables quand ils le croient vital. Le réarmement déroule une sorte de répétition générale des actions qu'il faudrait accomplir pour instaurer une économie de l'Espèce. L'ordre de grandeur de l'effort à fournir pour le compte de la vie est très inférieur à l'ordre de grandeur de l'effort effectivement fourni pour la préparation du massacre. Les questions techniques à résoudre pour la survie de l'espèce sont les questions mêmes qui sont empiriquement résolues pour organiser la prébelligérance. La machine est déjà montée qui, au lieu de broyer, peut protéger les hommes et faire lever les moissons. L'arme deviendrait outil » (p. 204).

Mais quelle autorité mondiale est capable de s'imposer à tous et d'orienter l'immense effort vers une œuvre de vie et de salut ? En l'absence d'un tel gouvernement, les élites mondiales ont pour mission d'être le ferment qui travaille l'humanité et la pénètre de l'esprit nouveau.

3° *On ne s'embarque pas vers l'Utopie.* — Une économie de Service à l'échelle planétaire s'esquisse. On peut, dès maintenant, en repérer les cadres territoriaux, les institutions de coopération dans la recherche et le financement, enfin les procédures nouvelles — scandale pour l'esprit libéral — puisqu'elles préconisent le crédit gratuit, sans remboursement de principal ou versement d'intérêt. En résumé,

« l'économie de tout l'homme et de tous les hommes ne s'est jamais laissée maîtriser par les schémas de l'économie mercantile. Le monde économique n'a jamais été et ne sera probablement jamais un réseau d'échanges onéreux. Pour l'interpréter sans faiblesse, pour y mettre notre marque d'hommes, nous avons à redécouvrir, audelà de l'économie de l'Echange, *l'économie de la Contrainte* et *l'économie du Don* » (p. 211).

### II. — Pour les peuples retardataires

La voie est ouverte à une économie de l'Espèce, à une économie de Service. Les cours suivants vont en étudier et préciser les divers aspects.

1° *Croissance économique des territoires d'Outre-Mer.* — M. Robert Delavignette, gouverneur général de la France d'Outre-Mer, traite de ce problème où sont engagées nos responsabilités françaises.

Le conférencier, s'en tenant d'ailleurs au sens constitutionnel de l'appellation, n'étudiera ici que l'Afrique Noire et Madagascar. Leur croissance économique est un fait. Les chiffres d'exportations et d'importations l'attestent. Sur ce fait se greffent des problèmes humains : naissance des grandes villes et d'un prolétariat ; apparition d'une nouvelle forme de pauvreté, qui ne se définit plus par une participation plus maigre aux mêmes biens (grains, bétail, etc.), mais par une exclusion de certains biens réservés à une catégorie privilégiée (confort moderne, hygiène, frigidaire, etc.), d'où le sentiment d'une injustice qui pèse sur la condition sociale du travailleur.

L'économie nouvelle disloque aussi l'économie africaine traditionnelle ; elle désagrège les vieilles structures familiales. Des problèmes d'avenir se posent. L'Afrique a besoin d'hommes, ouvriers qualifiés, techniciens, pour mettre en valeur ses ressources industrielles et développer son agriculture. L'Afrique a besoin de capitaux pour s'équiper sans retard. La métropole est-elle capable de les fournir à elle seule ? Le problème africain ne sera-t-il pas paradoxalement une raison pour la France de réaliser les Etats-Unis d'Europe ?

**2° *L'aide aux pays insuffisamment développés.*** — Dans ce cours de M. Bré, professeur à la Faculté de Droit de Paris, la première question que pose l'auteur est inévitable : « Qu'est-ce qu'un pays insuffisamment développé ? » Ce n'est pas le pays qui possède d'abondantes ressources encore inactives : c'est le cas de l'Australie. Pour le conférencier,

« un pays insuffisamment développé sera donc, comme première approximation un pays qui, en raison de l'insuffisance des capitaux dont il dispose, a une population dont le niveau de vie est misérable. »

Constatant en outre que cette misère est sans espoir, car la population ne cesse d'augmenter, M. B. ajoute cette précision :

« Il y a développement insuffisant, quand, dans un pays, l'accroissement des capitaux disponibles se fait à un rythme inférieur à l'accroissement de la population, c'est-à-dire quand à la certitude de la misère actuelle, s'ajoute la certitude d'une aggravation de la misère » (p. 232).

Une aide efficace exige qu'on sorte délibérément de l'esprit matérialiste qui animait l'économie libérale du XIX<sup>e</sup> siècle. Selon son inspiration, l'influx de capitaux se porterait vers des marchés déjà existants ou susceptibles d'apporter rapidement une contre-partie rentable. Ainsi préférera-t-on relancer l'économie européenne plutôt que secourir le fellah d'Egypte ou le paria des Indes.

Des vues plus humaines et plus désintéressées doivent diriger les plans d'aide extérieure. Elles provoquent des options toutes différentes, et à trois points de vue :

*1<sup>re</sup> option :* éviter le prestige de l'industrialisation, pour favoriser l'agriculture (au moins quand il s'agit de populations sous-développées et principalement adonnées à l'agriculture). De tels investissements procurent rapidement plus de bien-être. Par voie de conséquence, ils pourront aussi favoriser le développement industriel ; sans à-coup, une population excédentaire passera à l'industrie et celle-ci trouvera un marché dans une agriculture prospère.

*2<sup>e</sup> option :* plutôt que la grande industrie de base, favoriser la petite industrie et l'artisanat, afin de ne pas briser les structures traditionnelles. La réalisation de ce programme doit s'accompagner d'un effort sur le plan de l'éducation et de l'enseignement technique.

*3<sup>e</sup> option :* avant de produire pour l'exportation, développer un marché intérieur, promouvoir la production de denrées alimentaires et d'objets domestiques, conditions de bien-être et de progrès social.

Ces diverses options ne sourient pas au capitalisme privé. Elles seront donc envisagées, au moins en partie, par des institutions publiques et supranationales. Là doit jouer un autre ressort que l'attrait de la rentabilité : la solidarité. Déjà elle est à l'œuvre sur le plan national. « Combien de départements français entretiennent-ils leurs services publics sur le soutien fiscal de l'ensemble de la nation ? » Il n'est que d'élargir cette solidarité à ces groupes continentaux que sont l'Union Française ou le Commonwealth britannique, et de là au monde entier.

III. — Problèmes intérieurs français

1° *Les options nécessaires de l'économie françai[se]* — Résorber la misère par une plus juste répa[r]tion du revenu national pose de délicats problèm[es]. Tout se tient : il faut produire davantage, mais production elle-même dépend — au moins quan[t à] son avenir — de la répartition actuelle du reve[nu]. M. Pierre Coutin, chargé de mission au Commis[sa]riat Général du Plan, nous présente un tabl[eau] détaillé de la situation de la France ; à chaq[ue] pas de son analyse, il indique « *les options néc[es]saires* ».

Veut-on quelques exemples ? Les dépenses de consommation se sont élevées, en 1949, à 5.936 m[il]liards. Sur ce total, « les dépenses de logeme[nt] qui s'élevaient à 130 milliards, ne représentent q[ue] 2,4 % du total des dépenses de consommation. Cel[les] qui concernent le vin et les boissons alcooliq[ues] s'élevaient à 600 milliards environ, soit 10 %. L[es] Français dépensaient donc 4 fois plus pour l'alc[ool] que pour le logement » (p. 250).

Il faut choisir. L'éducation, la propagande o[nt] leur rôle à jouer. Ces méthodes psychologiques [ne] suffisent pas. Les dispositions législatives sont [né]cessaires (impôts, subventions, etc.).

Abordant les dépenses d'équipement, nous retro[u]vons le problème du logement. Même si la nati[on] fait les sacrifices nécessaires pour financer la con[s]truction, on se heurte à la pénurie de main-d'œ[u]vre. Une option s'impose dans la formation pr[o]fessionnelle et l'orientation de la main-d'œuvre.

Les dépenses militaires posent un tragique cas [de] conscience. « Les dépenses prévues pour 1952 s'é[le]vaient à 1.400 milliards, dont 400 milliards pour [la] guerre d'Indo-Chine..! L'aide américaine est estim[ée] à 195 milliards. Il reste donc 1.200 milliards env[i]ron à la charge de la France. » Peut-on rédui[re] ces dépenses ? C'est une question politique que [le] conférencier se garde d'aborder. Il indique seul[e]ment les conséquences de cette option. Elle est [un] lourd handicap à l'effort de reconstruction et [de] modernisation. Elle accable le pays, l'empêchant [de] pourvoir à ses besoins vitaux.

La France est en face de son destin. Pour l[ui] permettre de faire les options nécessaires, on [ne] peut s'en remettre au libre jeu des forces écon[o]miques. D'autre part, le planisme intégral entraî[ne] la dictature et le renoncement à la liberté. Ent[re] ces deux méthodes extrêmes, s'ouvre celle du pl[a]nisme souple, celle qu'a adoptée en France le Com[]missariat Général du Plan de modernisation [et] d'équipement.

2° *Accroissement et Répartition du produit d[e] l'entreprise.* — Cellule de base de la production l'entreprise est aussi cellule de base de la répar[]tition. M. Eugène Delachenal, président de l'U.S.I.C., étudie d'abord le rôle de l'entreprise dans [la] répartition.

Le produit, ou si l'on veut, le bénéfice, se ré[]partit entre le capital, le travailleur et l'Etat, c[e] dernier prélevant l'impôt. Le problème d'une just[e] répartition soulève la question de l'auto-finance[]ment, de l'intéressement du travailleur aux béné[]fices, de la hiérarchie des salaires, de la sécurit[é de] l'emploi. Ces considérations économiques son[t] hardiment dépassées par le conférencier qui préco[]nise aussi la participation au bénéfice moral

« Si des hommes travaillent avec tant d'ardeur pour ...der ou diriger une entreprise, c'est parce qu'ils y ...uvent la joie de créer, de dominer la matière, de ...ncre des difficultés.

Ce bénéfice moral de l'entreprise doit, lui aussi, être ...arti, et chacun doit pouvoir trouver dans sa vie pro...ssionnelle l'occasion d'exercer ses qualités les plus ...ofondes, de participer à cette satisfaction d'une créa...n commune » (p. 269).

Une meilleure répartition ne peut déterminer un ac...oissement de bien-être que si elle est accompagnée ...un accroissement de production. Et c'est la notion ...productivité qui vient en discussion. Ne l'a-t-on ...s trop ignorée chez nous ? Ne l'a-t-on pas imputée ...op exclusivement à un accroissement de l'équipe...ent, ou au rythme du travail ? Elle dépend aussi ...surtout d'une meilleure organisation du travail. Sa poursuite est délicate. Les méfiances qu'elle ...ulève ne pourront se vaincre qu'en apportant des ...lutions positives aux problèmes qu'elle pose : ...mment remédier au chômage technologique qu'elle ...éclenche ? quelles garanties donner aux travail...urs que cette augmentation de productivité leur ...ofitera, directement par des salaires élevés en ...oportion, ou indirectement par l'abaissement des ...ix ? L'entreprise a donc un rôle considérable à ...uer. Pour bien faire il est nécessaire « de changer ...climat social de l'entreprise, profondément im...régné de lutte des classes... Il faut que l'économie ...service remplace l'économie de profit. » Plus ...ue des réformes, c'est une mystique qu'on ré...ame : la mystique du service puisée dans l'Evan...ile.

3° *Redistribution et Sécurité Sociale.* — Tel est ...cours de M. Georges Levard, membre du Conseil ...conomique et secrétaire général-adjoint de la C.F. ...C. La Sécurité Sociale n'est qu'un des organes ...redistribution des revenus. Il ne faut pas oublier ...t les autres cours nous le diront) les autres fac...urs, comme les mouvements monétaires ou l'impôt.

D'abord une brève histoire présente l'évolution ...e cette institution : de la Mutualité aux Assu...ances Sociales, enfin au régime actuel lui-même ...n évolution. Parallèlement, c'est le passage de ...méthode de capitalisation à celle de répartition.

Un examen attentif des transferts révèle qu'ils ...exercent à l'intérieur de groupes sociaux déter...inés, mais très peu dans l'ensemble de la nation. ...n s'attendrait, par exemple, à ce que les cotisa...ons sociales grossies des Allocations Familiales ...ient accru la part du salariat dans l'ensemble du ...evenu National. Il n'en est rien. La masse des ...alaires reste sensiblement la même : « elle repré...entait 49 % en 1938, elle est estimée à 48 % en ...951. Mais à l'intérieur du monde du travail, le ...ère de famille retrouve un certain avantage sur ...e célibataire, le malade sur le bien portant » ...p. 289-290).

Malgré les critiques qu'on lui prodigue, parfois ...rès injustement, la S. S. a rendu d'immenses ser...vices. « L'arrêt de notre déclin démographique ...abaissement de la mortalité infantile, le soutien ...des vieillards, l'appui aux familles, la prolongation ...de la vie sont pour une large part à mettre à son ...actif. » Cependant personne ne conteste qu'elle ne ...doive être améliorée. Dans quel sens se feront ces ...améliorations ?

Comme beaucoup d'inégalités sont favorisées par la disparité des régimes de S. S. (il en existe une vingtaine sous la commune dénomination de S. S.) le conférencier souhaite non l'uniformisation, mais plus d'homogénéité, avec les mêmes formules de base de financement et les mêmes méthodes de transfert. On doit aboutir à une S. S. « s'appliquant finalement à toute la population active, avec des prestations ayant tendance à s'égaliser. »

En même temps la S. S. doit être respectueuse des personnes. Les prestations en espèces plutôt qu'en nature affirment l'indépendance de l'homme. Une décentralisation permettrait aussi d'associer le plus grand nombre d'intéressés à la gestion (au 1er degré) ; elle facilite en outre le contact entre l'institution et l'assuré.

Sur ces derniers points le système mutualiste, bien que dépassé, peut encore vivifier le grand corps qui lui succède non sans risque d'écraser la personne, qu'il a pourtant mission de protéger.

4° *Finances publiques et redistribution du Revenu national.* — (Cours de M. Henri Boissard, Inspecteur Général des Finances). Nous sommes loin — non dans le temps, mais par tant de bouleversements — de l'époque où l'Etat se cantonnait dans ses fonctions de gendarme de l'ordre public. L'impôt alors prélevait une faible part du revenu national, et les doctrinaires qui prétendaient recourir à ce moyen pour opérer une redistribution des fortunes, étaient de dangereux révolutionnaires. Aujourd'hui que les dépenses publiques atteignent de 25 à 30 % de ce revenu, la redistribution ne se discute plus ; elle se présente comme un fait.

L'Etat redistribue en prélevant l'impôt. Il redistribue sous forme d'avantages sociaux. Son intervention est aussi guidée par des objectifs économiques : favoriser les classes pauvres accroît leur pouvoir d'actat, leur consommation, et auparavant leur demande de produits utiles. Ainsi l'activité économique est stimulée, déclenchant le plein emploi. Une politique de redistribution est donc « facteur d'expansion ». Elle a cependant ses limites, car elle risque de décourager l'épargne et de tarir les sources d'investissement.

Tel qu'il est, notre système fiscal a besoin de notables améliorations. M. Boissard ne croit pas à « l'impôt sur l'énergie », réédition moderne de l'impôt unique. Il en résulterait de trop profondes perturbations de la vie économique. Les réformes devront tendre à éviter que les impôts indirects ne grèvent trop lourdement les pauvres et les pères de famille, lorsqu'ils taxent des produits de première nécessité. Les impôts directs devraient atteindre plus généralement les revenus réels, et pas seulement ceux non dissimulables des travailleurs. Dans cette dernière catégorie rentrent, d'ailleurs, *les salaires des cadres* de l'administration, du commerce et de l'industrie.

Même amélioré, notre régime fiscal ne peut jouer qu'un rôle subsidiaire dans une politique de redistribution. Il y a plus à attendre « d'une action d'ensemble sur les mécanismes de la production et de la rémunération » (p. 315).

5° *Instabilité du pouvoir d'achat et ajustement des revenus.* — (Cours de M. Jean Marchal, professeur à la Faculté de Droit de Paris). Avec clarté le problème est d'emblée posé. Toute production est limitée. Quand on aura réservé la part des biens

de consommation, il faudra encore en opérer la distribution entre les divers groupes sociaux. Ces divers partages, dans une économie évoluée et complexe, ne se font pas sans compétitions et nécessitent de pénibles ajustements.

Sous le régime capitaliste traditionnel, un certain équilibre se maintenait, tant du moins qu'agissait comme frein à la hausse des prix cette double circonstance : l'étalon-or et la libre concurrence. Stabilité n'est pas forcément signe de justice. L'on ne peut oublier la misère de la masse ouvrière de cette époque.

Le régime actuel présente une tout autre physionomie. L'étalon-or a disparu et la concurrence ne joue plus de la même manière. Les divers groupes sociaux essayent d'améliorer leur revenu par une pression pour obtenir augmentation de salaires, ou amélioration des prix imposés, ou celle des subventions. Il en résulte hausse des prix et dépréciation monétaire. Nous sommes lancés dans l'inflation. Moyen malsain et injuste. L'avantage des uns se paie sur le détriment des autres, c'est-à-dire des catégories sans défense, petits épargnants, rentiers ou pensionnés réduits à la misère.

Peut-on espérer un ajustement qui s'accorderait à une économie de bien commun ? Deux solutions sont d'abord à écarter : le retour au capitalisme traditionnel et la planification intégrale. La première se nourrit d'une illusion, la situation n'étant plus celle du XIX^e^ siècle. La seconde peut être efficace, mais elle ne respecte pas la personne humaine

On a présenté l'*échelle mobile* comme une solution pratique. En réalité, comme elle ne peut être accordée à toutes les catégories, elle suppose toujours une catégorie sacrifiée et ce sera toujours celle des plus faibles. Toutefois l'échelle mobile peut être utilisée comme moyen de défense et de « pression sur les pouvoirs publics et les autres groupes pour obtenir une réforme d'ensemble ».

« Cette réforme d'ensemble devrait consister... dans la création d'un mécanisme d'ajustement direct des revenus des divers groupes sociaux, de façon à éviter toute instabilité trop marquée, toute dépréciation trop accusée du pouvoir d'achat. »

« Pour réaliser cet ajustement direct des revenus, il suffirait que les pouvoirs publics utilisent les leviers de commande qui sont à leur disposition : la politique fiscale, la politique du crédit, le contrôle des ententes et des marges bénéficiaires, l'arbitrage officiel ou officieux des discussions relatives aux salaires, la fixation des traitements publics, la politique douanière, etc... Que ces moyens impliquent des contraintes qui peuvent gêner certains individus, c'est évident. Mais ces contraintes ne sont nullement attentatoires à la dignité humaine. Elles ne sont nullement une menace pour la liberté, mais la condition de la vraie liberté » (p. 331).

### CONCLUSION

Un résumé est obligé de laisser tomber, à regret, beaucoup de développements intéressants, de faits apportés à l'appui des thèses, de nuances qui les accompagnent. En dépit de ces imperfections, il voudrait être une invitation à recourir au texte intégral [1].

Dans sa Lettre à M. Charles Flory, S. S. Pie XII
rappelait le mot de l'apôtre bien-aimé : « Si q
qu'un possède les biens de ce monde et que, vo
son frère dans le besoin, il lui ferme ses entra
comment l'amour de Dieu demeurerait-il en l
N'aimons pas en paroles et de langue, mai
actes et en vérité. » Et alors le Pape posait
question : « Comment donc, dans le monde
temporain, inscrire cette charité effective et eff
dans l'ordre économique et social ? » La sci
et la technique, guidées par la théologie, se
efforcées de répondre à cette angoissante ques
Ce faisant, les artisans de cette session ont app
une précieuse contribution à la paix qui se cher

A. TILLET, P. S.

[1] Compte rendu intégral sous le titre « *Richesse et Misère* ». In-8 (22,5 × 14,5) de 568 p., 950 fr. Aux Editions de la Chronique Sociale, 16, rue du Plat, Lyon-II^e^ et Paris, Gabalda, 1953.

# L'AMI DU CLERGÉ ET LES LIV

## COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQU

1. *Commission d'Histoire de l'Ordre de Citeau*
**Bernard de Clairvaux.** — Gr. in-8 de XXVI-75
avec photographies, dessins, cartes, 2.650 fr. — P
Alsatia, 1953.
2. R. P. BERNARD. — **Saint Bernard et N**
**Dame.** *Etude d'âme, textes authentiques et tr*
*tion.* — In-8 de 430 p., 870 fr. — Paris, Descl
de Brouwer, et Abbaye de Sept-Fons, 1953.
3. Alexandre MASSERON. — **Daniel et Saint**
**nard.** — In-8 de 288 p., 570 fr. — Paris,
Michel, 1953.
4. Dom Anselme DIMIER. — **Saint Bernard, «**
**cheur de Dieu** ». — In-8 (14 × 19,5) de 20
400 fr. — Paris, Letouzey, 1953.
5. DANIEL-ROPS. — **Quand un Saint arbitrait**
**rope. Saint Bernard.** — In-8 de 124 p., 12
Collection « Le Livre Chrétien ». — Paris, Fa
1953.

Le 8^e^ centenaire de la mort de saint Bernar
août 1153) a suscité ces cinq publications. La pre
est un travail d'érudition destiné aux futurs biogr
du saint. La seconde est une œuvre de piété qui
prend à connaître l'âme et le cœur du grand pro
de la dévotion à Marie. La troisième est une
d'histoire littéraire qui relève attentivement ce que
tout dans la *Divine Comédie*, Dante doit à S. Ber
les autres soulignent un aspect de sa vie.

1. — A l'abbaye de Notre-Dame d'Aiguebel
la présidence du R^me^ Père Abbé, s'est établi
d'une « Commission d'histoire de l'Ordre de C
qui fait appel à la collaboration de nombreux
et publie leurs travaux. Ce volume nous est pr
comme le 3^e^ de la collection.

En le composant, on a voulu « se tenir à ég
tance de l'ouvrage de simple vulgarisation et
vrage hautement scientifique qui serait réserv
cialistes ». Disons tout de suite que ceux-
auront à l'utiliser. La première pensée de
de la « Commission » avait été de publi
une Vie de saint Bernard : ils y ont renon
de problèmes sollicitent encore l'historien
d'ordre historique, ou littéraire, que l'étude
crits peut seule permettre de résoudre ». Au
« Vie complète et définitive », on s'est bo
lume d' « *Etudes sur la vie de saint Berna*
à préciser certains aspects de la vie, de l'
la pensée du grand moine ».

La préface a été demandée au célèbre
américain Thomas Merton. Dix-sept autres

té leur collaboration pour constituer le corps de ge, qui contient 28 chapitres, 6 appendices et bles ; un *elenchus* placé en tête indique le nom, lité, l'adresse des collaborateurs.

i une liste des questions abordées dans ce livre. e divise en cinq parties. La 1re étudie « les de préparation » : famille, études, vocation du La 2e décrit le plateau de Langres et montre ent l'abbaye de Clairvaux y adapta son installa- t réussit à y prospérer économiquement. La 3e e les débuts de « Morimond, sœur jumelle de aux » et suit saint Bernard dans les tracas que use la rapide expansion de l'Ordre. Dans la 4e lus longue partie (p. 185-426), intitulée « L'Eglise société », sont rappelés en détail les rapports de Bernard avec Cluny et les autres monastères béné- s, avec les ermites, les chanoines réguliers, l'ordre int-Victor, les Gilbertins, avec la Papauté, avec iété civile, son rôle dans la 2e croisade, ses rela- avec « les dames de son temps ». La 5e partie groupe des travaux disparates concernant la con- nce qu'avait le saint du droit romain, une étude ermons sur le Ps. *Qui habitat* et de leurs rédac- multiples du vivant même de leur auteur, et deux études sur Bernard humaniste et écrivain, ainsi r son attitude à l'égard des formes de l'art sacré. rapide aperçu laisse deviner quel riche butin les s trouveront dans l'étude de ces pages très denses, es de notes et de références. D'autres sujets au- aussi mérité d'être traités, et la Commission s'ex- e n'avoir pu le faire. Citons seulement une étude spiritualité et la mystique de saint Bernard, pour le on recourra à l'article du *Dict. de Spiritualité* ; xégèse de l'Ecriture, et spécialement de l'Ancien ment dont le style de saint Bernard est si profon- t imprégné ; sur les *Sermones in Cantica* ; sur re piété mariale du rude ascète ; sur les contro- théologiques qu'il eut à soutenir et sur sa propre gie ; sur son rôle dans l'organisation religieuse rdre des Templiers, etc. Mais on aurait mauvaise à insister sur ce que ce livre ne donne pas, alors met à notre disposition tant de faits et d'aperçus ux et souvent nouveaux.

6 appendices méritent particulièrement ce der- ualificatif. Mentionnons entre autres le « réper- s citations d'auteurs profanes dans les œuvres nt Bernard » ; une Note sur le contenu et les udes de la bibliothèque de Clairvaux ; et sur- tableau généalogique très détaillé de la famille nt Bernard qui couvre 7 pages.

12 tables finales nous sont une nouvelle source prise et d'admiration : elles couvrent près de ges (p. 565 à 756) de texte très serré, et dé- largement le contenu de l'ouvrage. Voici 1° le chronologique, sur deux colonnes de texte très 567-620), qui relate « les grands faits politiques gieux, le mouvement des idées et des arts au saint Bernard », c'est-à-dire de 1078 à 1188. table, alphabétique, rappelle les rapports de avec la papauté et la cour romaine, et renvoie ment, ainsi que les suivantes, à la première est la plus détaillée. — Bernard et l'épiscopat ; les princes, font l'objet des 3e et 4e tables ; Bernard, l'homme et le saint », celui de la 5e s que la 6e et la 7e évoquent l'idéal qu'il la vie chrétienne et de la vie monastique ; s renseigne sur la pensée théologique du sur ses écrits (avec indications chrono- sur ses idées relativement à la littérature On le voit, dans ces tables sont abordées plupart des questions que nous regret- de ne pas trouver largement traitées dans ouvrage. — La table alphabétique (p. 693- our un imposant monument qui résume livre entier avec références non seule- aux majeurs et à leurs notes, mais aussi aux appendices et aux 8 premières tables. On retrouve les proportions habituelles dans l'Index des principaux ouvrages cités, dans la table des illustrations (qui en donne l'interprétation ou renvoie à la page du livre où elle se trouve), enfin dans la table des matières, qui donne le plan de l'ouvrage et le titre des chapitres, mais sans indiquer le nom des auteurs. On trouvera celui-ci, comme nous l'avons dit (avec indication de la contribution apportée par chacun à la composition de cet ouvrage), aux pages XXI-XXV de l'elenchus initial.

C'est donc là une véritable *Somme* de tout ce qui concerne la vie, l'activité, la sainteté du fondateur de Citeaux. Et c'est elle qu'il faudra prendre comme cadre et comme base des travaux ultérieurs. Ainsi se com- plèteront peu à peu les matériaux, déjà nombreux ici et bien ordonnés, d'où sortira un jour, sous la plume d'un érudit qui sera en même temps un théologien et un écrivain, « la vie complète et définitive » (autant du moins que ces expressions ont un sens en histoire), que souhaitent et préparent si efficacement les promo- teurs du magnifique ouvrage que nous venons de re- censer.

2. — De l'abbaye de Sept-Fons nous vient le 2e ou- vrage, composé par le P. J.-B. Bernard. Il a voulu rassembler, dans un volume maniable qu'on pût même emporter en voyage, tous les textes de l'abbé de Clair- vaux où il est parlé de Marie. Il les a reproduits en latin et a placé en regard, sur la page voisine la tra- duction française.

Viennent d'abord au complet les *traités*, c'est-à-dire les 4 homélies « Super Missus est », le sermon « des Douze Etoiles » et le sermon « de l'Aqueduc ». On trouve ensuite les extraits des autres écrits, disposés selon l'ordre chronologique de la vie de Marie, depuis sa Conception jusqu'à son Assomption. Les fragments recueillis dans les sermons « Super Cantica Cantico- rum » sont rassemblés dans un 3e chapitre. En dernier lieu viennent les fragments, même très courts, tirés des Œuvres du Saint et qui n'ont pu trouver place dans les trois premiers groupes de textes. Pour tous, sont indiquées les références. Avant chacun des 4 chapitres on lit une brève introduction historique ou liturgique. A la fin du livre, une table alphabétique fournit les références à chaque sujet traité ; elle est suivie d'une table des matières.

L'auteur a eu l'heureuse idée de donner, dans la première partie de son ouvrage, une brève biographie du Saint, et d'y mentionner, non seulement les événe- ments qui remplissent cette vie si chargée, mais aussi le moment où les écrits divers, du moins les principaux, ont été composés.

Nous possédons ainsi un recueil exhaustif de tout ce que nous a laissé saint Bernard à la gloire de sa « Dame ». Il faut louer la piété filiale avec laquelle le P. J.-B. Bernard retrace la vie du fondateur de son Ordre, et le soin attentif qu'il a apporté à traduire ces pages souvent ingénieuses, parfois grandioses, toujours émouvantes et pieuses, du « Citharista Mariæ ».

3. — Dans son merveilleux voyage qui, par l'enfer et le Purgatoire, conduisit Dante jusqu'au paradis où par delà le ciel empyrée Dieu s'offre à la contemplation des élus, le poète eut trois guides : Virgile en enfer et au purgatoire ; Béatrice, depuis le sommet de la mon- tagne du purgatoire où se trouve le paradis terrestre, à travers les neufs ciels des astres, jusqu'à l'entrée dans le ciel empyrée ; puis Bernard de Clairvaux qui par Marie, lui fait atteindre le Dieu-Trinité. Pourquoi avoir choisi saint Bernard parmi tant d'autres saints pour initier le poète aux plus hauts mystères du Ciel ? C'est à cette question que répond le livre de M. A. Masseron.

Nul n'était mieux qualifié que lui pour une telle re- cherche. Depuis longtemps il s'est attaché à pénétrer « Les énigmes de la *Divine Comédie* » : tel est le titre de son premier ouvrage (1923) couronné par l'Académie.

Tout récemment il publiait en 4 volumes (1949) une traduction française du grand poème ; il est considéré comme l'un des meileurs dantologues de France, d'Allemagne et même d'Italie.

L'étude très serrée qu'il publie maintenant est basée sur une comparaison minutieuse des idées et même des expressions qui se rencontrent à la fois chez le poète et chez le mystique. Pris isolément, un certain nombre de ces rapprochements n'emporteraient pas nécessairement l'assentiment du lecteur. Mais leur nombre et leur convergence, et surtout l'existence d'emprunts indiscutables auxquels peuvent s'appuyer ceux qui ne sont que probables, donnent à l'ensemble de ce livre la solidité d'une démonstration.

Il n'est pas possible de résumer un tel ouvrage qui vaut par une multitude de notations aussi délicates qu'érudites. Retenons-en seulement quelques points.

Par tempérament, saint Bernard et Dante étaient deux idéalistes, que les besoins et les vicissitudes de leur temps jetèrent dans l'action. Ils y apportèrent ce goût de l'absolu propre aux contemplatifs et aux poètes, qui fait d'eux des passionnés et des intransigeants. « Ils ont trouvé en face d'eux les mêmes adversaires, qui étaient la cupidité et la soif de domination temporelle, particulièrement chez ceux-là que leur vocation aurait dû conduire à mettre, plus que tous autres, en pratique les leçons sublimes du Sermon sur la Montagne. » Notons cependant ceci : l'abbé de Clairvaux adressait ses reproches à des moines oublieux de la pauvreté et à des clercs mal en règle avec les exigences de leur *Credo*, mais il gardait au cœur une tendre charité pour ceux qu'il voulait convertir ; tandis que Dante s'en prend violemment aux personnes et que ses invectives les plus dures atteignent même la Papauté.

Un autre point de contact est le commun et tendre amour que tous deux avaient pour la Vierge Marie. Le volume du P. J.-B. Bernard analysé ci-dessus nous le montre bien pour l'abbé de Clairvaux. Quant à Dante, nous en avons pour garant son affirmation qu' « il priait la Vierge tous les matins et tous les soirs » ; nous avons surtout cette admirable prière (Paradis, ch. XXXII - XXXIII), qui même si elle s'inspire de réminiscences de saint Bernard, est cependant toute entière écrite de la main du poète. Tous deux étaient vraiment des « fidèles de la Reine du Ciel ».

Enfin et surtout, en nous faisant monter jusqu'au plus haut des cieux, Dante était contraint de nous parler de la vision béatifique, où l'âme participe à la béatitude de Dieu même en contemplant sa gloire et son bonheur. Or saint Bernard était un des plus grands contemplatifs qui ait brillé dans l'Eglise. De la joie de s'unir à Dieu par amour, il avait l'expérience : il avait su en parler à ses moines, notamment dans ses Sermons sur le Cantique. Pour oser dire quelque chose des secrets de la vie mystique dont il n'avait pas lui-même l'expérience, Dante se fit le disciple du plus grand et du plus récent contemplatif ; il lut et médita ses ouvrages, très répandus alors en Italie, et lui emprunta ses idées, ses comparaisons et même parfois ses expressions, reconnaissables encore malgré la transposition exigée, dans le poème, par les nécessités de la prosodie.

On trouvera bien d'autres aperçus en lisant l'ouvrage de M. Masseron. Cette influence du saint sur le grand poète méritait d'être signalée, car elle donne la mesure du rayonnement et de l'influence posthumes de S. Bernard. Il nous faut cependant reconnaître que cette magistrale étude n'est pas d'une importance majeure pour l'intelligence des écrits de l'abbé de Clairvaux. Elle a par contre tout son prix pour qui aspire à percer « les énigmes de la *Divine Comédie* » ; à ce titre elle s'impose à tous les dantologues et donne une preuve nouvelle de la solidité, de l'érudition et de la finesse avec lesquelles l'A. a pu s'imposer comme interprète du grand poète florentin.

4. — Dom A. Dimier a voulu souligner l'impor extraordinaire de la vocation de S. Bernard po développement de l'Ordre cistercien, et l'essor de l monastique au XII$^e$ siècle. En 1112, quand Ber arrive à Citeaux avec ses trente compagnons, c'est nouvelle naissance pour le jeune Ordre austère semblait mourir. Et pendant 40 ans ce sera une sance continue, dont S. Bernard, par son exemple, son ministère d'abbé de Clairvaux, par sa renommé ses incessantes courses apostoliques, sera l'artisan l'animateur.

Dom D., en suivant S. Bernard, relate les princi traits de sa vie, souligne son enseignement doctr rapporte maintes anecdotes et montre l'influence les recrues marquantes de l'Abbé de Clairvaux exe à leur tour dans la vie de l'Ordre. En somme, voici vie de S. Bernard et l'esquisse d'une histoire de Cît à l'arrière-plan. Livre plein d'intérêt ; il fait conn le rayonnement d'un très grand saint, et le prol ment toujours actuel de sa bienfaisante influence.

5. — Ce livre reprend dans ses grandes lignes des sages de *l'Eglise de la Cathédrale et de la Croisa* de l'Introduction au recueil de Dom A. Presse : *plus beaux textes de S. Bernard*. Il présente un tab fascinant de cet homme exceptionnel qu'il place après S. Paul et S. Augustin, « un des plus hauts mets du christianisme ». Moine et chevalier, mys et homme d'action, S. Bernard est baigné, pétr l'amour divin. La clef de son ascendant et de ses quêtes, c'est sa sainteté. C'est là qu'il trouve le d'une efficacité surnaturelle en tous les domaines. homme d'action parce que mystique. « Il a reno tout sauf à l'art de bien dire » (Et. Gilson). Se Sermons révèlent un amour pour Dieu dont l'arde jusqu'à la violence quand il s'agit de défendre les de Dieu. Au monde moderne qui met l'idéal da confort, S. Bernard rappelle que l'homme doit êtr passé, que le renoncement est le chemin obligatoi Ciel. Son activité d'homme d'Etat « européen » pelle l'ordonnance d'une société tout entière or vers Dieu, idéal dont l'abandon se traduit par un tragique.

L'esprit de S. Bernard se perpétue dans l'Ordr tercien : monastères de la Commune Observance e tout nombreuses Abbayes de Cisterciens Réformé « Trappistes ». Ce petit livre bien écrit, élégan illustré, contribuera à le faire encore mieux conn

P. S. — Est-il exact, et surtout d'une expressio heureuse, qu'Aleth exigea « selon la coutume, q clergé vînt, tandis qu'elle se mourait, banqueter au château » ?

Raymonde FOREVILLE et Jean ROUSSET DE PIN **Du premier Concile du Latran à l'avène d'Innocent III (1123-1198).** T. IX, 2$^e$ Part *l'Histoire de l'Eglise* de Fliche-Martin. — Grand de 388 p., 1.050 fr. — Paris, Bloud et Gay, 19

La 1$^{re}$ partie de ce tome IX parut dès 194 situation internationale gênant l'achèvement du on jugea préférable de publier le texte rédigé qui frait pas d'inconvénients. Voici la seconde parti digée par M$^{lle}$ R. Foreville, professeur à la Facult Lettres de Rennes, et M. J. Rousset de Pina, c vateur de la Bibliothèque de Tunis. Tous deux é préparés à traiter ce sujet. M$^{lle}$ Foreville, « qui c parmi ses ancêtres une petite nièce du pape A dre III », publiait, en 1943, un ouvrage considéra neuf sur *l'Eglise et la Royauté en Angleterre Henri II Plantagenet* (*1154-1189*) [1]. M. Rousset ancien élève de l'Ecole française de Rome, pu

[1] In-8 de 612 p. Bloud et Gay. La guerre ne pas permis d'en donner un compte rendu.

r à l'Institut français de Florence, a pu consulter mbreux documents.
volume commence à la mort de S. Bernard. En leuxième moitié du XII^e^ siècle, les événements conbles et les situations difficiles ou tragiques ne ent pas. La lutte du Sacerdoce et de l'Empire, e au concordat de Worms (1122), reprend à cause mbition démesurée de Frédéric Barberousse. Un e de dix-huit ans en résulte, la guerre ensanglante , surtout la Lombardie, et le pape, une fois de cherche refuge en France. En Angleterre, le ca- dominateur d'Henri II Plantagenet ne réussit subordonner l'Eglise au pouvoir royal, mais vêque Thomas Becket, pour sa résistance, subira puis le martyre (29 décembre 1170) ; dans la la politique envahissante de la royauté renou ses tentatives. La prise de Jérusalem par Saladin suscite une politique d'apaisement, mais la 3^e^ de, minée par les jalousies et les rivalités, n'a qu'à des succès limités, et la Ville sainte reste nains de l'infidèle. Enfin, Henri VI d'Allemagne, des mêmes idées que son père, Frédéric Barbe- , et Philippe-Auguste, qui tente de divorcer, créent l'une difficulté au Saint-Siège.
papes les plus marquants sont Adrien IV, le seul anglais, et surtout Alexandre III (1159-1181). e tous leurs successeurs ne feront que passer, et t six ans, l'hostilité des Romains provoquera en- 'exil de la papauté. L'Eglise n'en poursuit pas sa mission. Le III^e^ concile de Latran (1179) se re aux réformes. On y rappelle les prescriptions oncernent la société chrétienne, en particulier les tions de paix. Pour la première fois, l'enseigne- des clercs et des écoliers sans ressources est orga- La condamnation de l'usure, la protection des nautés de lépreux, la simonie, le nicolaïsme font l'objet de mesures. La tradition apostolique et nnaire de la papauté reçoit une nouvelle impul- Alexandre III « y voit une de ses attributions elles ». L'évangélisation du Nord, les chrétientés -mer sont suivies de près.
sieurs chapitres traitent de la vie interne de e : gouvernement et action de la Papauté, pro- de la centralisation romaine, Sacré-Collège et toire, la société et la vie chrétiennes, les ordres iques et les ordres de chevalerie, la société et ses tendances, l'apparition du capitalisme, la ous ses différentes formes, l'essor artistique d'une e et d'une variété incomparables, la naissance niversités médiévales, le développement des scien- crées, surtout du droit canonique. Cependant des ts hérétiques circulent, d'abord sournoisement, u grand jour. Le néo-manichéisme sévit aussi bien l'empire byzantin qu'en Lombardie, mais plus en Languedoc, où ils s'appelle albigéisme. La ion contre l'hérésie fait naître l'Inquisition, qui, petit, prend forme.
esse de l'érudition, précision de l'exposé qui ire comprendre la complexité des problèmes, leur ement et l'action réciproque du temporel et du l, telles sont les principales caractéristiques de ume. La conclusion fait vivement ressortir l'im- ce de l'époque, si féconde en créations défini- : « Ainsi s'achève le XII^e^ siècle, qui, sur son réalisa la plus haute expression de la civilisa- hrétienne. La richesse et la variété des formes cèdent qu'à leur perfection : sans même rappeler rmules originales de vie religieuse dont il vit on et l'épanouissement, ni l'élan que l'essor du anonique imprima à la réforme et à la centra- ecclésiastiques, il suffirait, à son actif, d'avoir iter de l'enseignement universitaire, de la ation proprement théologique et de la théologie ue, de l'art gothique enfin — si spécifiquement s et chrétien — dans ses manifestations architec- iconographiques et musicales. Sans cet effort créateur des hommes du XII^e^ siècle, le XIII^e^, qui fut le siècle de l'épanouissement, eût manqué d'éclat. » On est bien à « l'âge qui fut, par excellence, celui de l'humanisme chrétien dans ses conceptions médiévales ».

On ne peut tout dire, même dans un volume de cette valeur et de cette ampleur ; mais la bibliographie oriente aisément les recherches. Pourquoi n'avoir pas ajouté au moins une carte ? Les chapitres sur la vie intérieure de l'Eglise auraient gagné à pénétrer plus profondément dans la conscience chrétienne du peuple et les alinéas : « *Le clergé est contaminé par l'esprit du siècle* » (p. 327-329) se devaient de déterminer, de façon plus précise, les limites du mal.

Au début du volume, M. l'abbé E. Jarry, successeur de Mgr Martin, présente son nouvel associé, M. J.-B. Duroselle qui remplace le regretté M. Fliche († 1951). L'œuvre de M. Fliche est en bonnes mains ; elle se poursuivra « dans l'esprit même de son fondateur ».

Enfin, on nous prévient que « la plupart des collaborateurs » ont déjà « été choisis et sont à l'œuvre. Le rythme de la publication sera accéléré dans toute la mesure du possible. Et nous voulons espérer que 1956 en verra l'achèvement. » *Utinam !*

---

Jean GIROU. — **Simon de Montfort.** *Du catharisme à la conquête.* — In-8 de 200 p., 560 fr. — Paris, Ed. de la Colombe, 1953.

Cet ouvrage est écrit par un méridional, à la gloire du Midi de la France, région plus civilisée que le Nord, que le rude Simon de Montfort, accompagné de croisés fanatisés, vint attaquer pour y étouffer l'hérésie. Fasciné par sa conquête, il voulut fonder une principauté dont il serait le chef. Sa mort rendit caduc ce rêve. Mais ses victoires avaient empêché l'établissement d'un royaume espagnol qui aurait uni par-dessus les Pyrénées, la Catalogne et le sud de la France jusqu'au Rhône et peut-être au-delà de ce fleuve. Et d'autre part, sa défaite finale prépara une situation politique qui facilita aux Capétiens l'union de cette belle région à la Couronne de France. Mais les ravages de la guerre des Albigeois, telle que la conduisit Simon, avait « anéanti une civilisation, la civilisation méridionale du XIII^e^ siècle ».

A cet ouvrage fort bien écrit, préfacé par le duc de Lévis-Mirepoix, il manque, pour aider à se reconnaître dans le fouillis de châteaux-forts pris et repris et de marches et contremarches incessantes, deux guides : une table et une carte géographique.

---

Roland CLUNY. — **Sous le froc et la bure.** — In-8 de 284 p., 990 fr. — Paris, Editions « Témoignage Chrétien », 1953.

C'est là, nous dit-on, le premier livre de l'auteur. Que nos lecteurs prennent note de son nom, car voici un bien beau livre.

Il veut révéler ou faire mieux connaître à nos contemporains les principales formes sous lesquelles se trouvent réalisées, principalement en France, les conditions de vie du clergé régulier, aspirant à la perfection dans la vie contemplative et dans la vie active. Pour cela, l'A. ne s'est pas livré à une étude historique, bien qu'il y ait de l'histoire dans ces pages, ni à une analyse détaillée des règles, constitutions et coutumes. Il est allé sur place visiter les principaux monastères de chaque congrégation et recueillir le témoignage que les religieux portent sur leur vocation, leur genre de vie, leur esprit propre. Il nous dit ainsi ce que sont les moines d'aujourd'hui et comment, en sauvegardant religieusement les vues initiales de leurs fondateurs, ils ont su les adapter aux nécessités spirituelles de notre temps.

Son périple a duré cinq mois. Parti de Rome, avec la bénédiction de S. S. Pie XII, il a parcouru une

partie de l'Italie, la France entière, l'Afrique du Nord et le Sahara. Il s'est entretenu avec les Bénédictins de Subiaco et du Mont-Cassin, de Solesmes et de Paris ; avec les Cisterciens : les « réformés » du P. de Rancé et ceux de la commune observance ; les moines de la Grande Chartreuse. Passant aux congrégations « actives » il a vu à l'œuvre les Prémontrés, les Carmes, les Dominicains, les Franciscains, les Jésuites, et plus rapidement l'Oratoire, les Lazaristes, les Sulpiciens, les Pères Blancs, les Frères des Ecoles Chrétiennes, les Spiritains, les Assomptionistes, les Montfortains, les Pères de Bétharram, les Frères de St-Vincent de Paul, les Petits Frères de Charles de Foucauld, les Frères Missionnaires des Campagnes. Et il conclut, en s'adressant à l'ensemble des fidèles : « Il faudrait que tous les chrétiens, sans devoir faire profession religieuse se forgeassent des âmes de religieux, en s'exerçant à la louange divine, en s'entraînant au service du Christ et à celui des âmes, par quoi se font connaître les vrais hommes de Dieu. »

Si riches que soient les matériaux rassemblés ici, ils sont loin d'être complets, et l'auteur en a conscience. A tous les monastères, couvents, prieurés ou résidences qu'il a visités il ne ménage pas son enthousiaste admiration ; mais il a l'art d'en varier les expressions et surtout de discerner la diversité des motifs qui la provoquent. Il a fort bien aperçu le cachet particulier qui marque la spiritualité de chaque famille religieuse. Trente pages de belles photographies hors-texte insérées dans le volume achèvent d'en faire une œuvre d'art.

L'ouvrage sera instructif pour les prêtres ; il éclairera la conscience et rectifiera le jugement de bien des chrétiens et pourra aussi permettre à des vocations masculines de s'informer et de s'orienter. Mais pourquoi ce beau et bon livre, qui traite des plus hautes questions religieuses, ne porte-t-il pas l'*Imprimatur* qu'il devrait — et pourrait si facilement — donner en garantie à ses lecteurs ?

---

**J. de BIVORT DE LA SAUDEE. — Essai sur Dieu, l'homme et l'univers. — In-8 de (14,5 × 21) de 625 p., 1.200 f. (150 f. belges). — Paris, Casterman, 1953.**

Parmi les ouvrages qui renseignent sur l'opposition du marxisme à toute religion et définissent l'attitude de l'Eglise à son égard, celui-ci vient au premier rang.

Il a déjà une histoire. En 1937, il paraissait sous la direction d'Y. Kologrivov et était intitulé : *Essai d'une Somme catholique contre les sans-Dieu.* En 1950 une nouvelle édition était offerte au public. Elle portait un nouveau titre : *Essai sur Dieu,* etc. Quinze collaborateurs y avaient travaillé sous la direction du P. de Bivort de la S. (cf. *Ami,* 1950, p. 542). Le succès fut tel que dès 1951 il fallut la réimprimer, tandis que des traductions étaient préparées en 6 langues. Cette année voit sortir des presses la 3e édition, revue et augmentée.

Elle comprend 17 chapitres dus à autant de collaborateurs. Ce ne sont pas seulement des français ; ils viennent cette fois d'Espagne, d'Allemagne, d'Angleterre, de Belgique, d'Italie, et sont des laïcs, des prêtres, des professeurs, des publicistes, des religieux de divers Ordres.

Voici la liste des questions traitées : — 1. L'existence de Dieu et ses preuves en face du matérialisme contemporain ; — 2. Le monde, son origine et sa structure, aux regards de la science et de la foi ; — 3. Origine de la vie ; — 4. Origine de l'homme d'après les découvertes scientifiques récentes ; — 5. D'après la genèse ; — 6. L'existence et la nature de l'âme humaine ; — 7. L'origine de la religion ; 8. Le problème du Christ ; — 9. L'état économique et social du monde lors de l'apparition du Christianisme ; — 10. Le christianisme primitif dans son cadre historique ; — 11. L'Eglise ; — 12. Les origines du Christianisme en France ; — 13. Les origines du protestanti[sme] ; — 14. La religion et le progrès politique et so[cial] ; — 15. La religion et la crise actuelle du capitali[sme] ; — 16. Le matérialisme dialectique, philosophie d[u pro]létariat ; — 17. Le problème du mal. — Un qu[estion]naire d'onze pages permet d'utiliser plus aisém[ent l']ouvrage dans des cercles d'études et dans des ré[unions] d'action catholique. Si on y avait ajouté une [table] alphabétique très détaillée, on pourrait considé[rer ce] volume comme un complément et une mise au [point] contre le marxisme, d'importants travaux antér[ieurs] et notamment du *Dictionnaire Apologétique* d[ont le] fonds reste solide, mais qui ne visait pas spécial[ement] et pour cause, le matérialisme communiste contemp[orain.]

Malgré le nombre et la diversité des collabor[ateurs] le P. B. de la S. a su délimiter la tâche de cha[cun et] réussir une œuvre aux articulations souples, do[nt la] doctrine catholique assure la puissante unité. M[algré] son prix, nous conseillons ce livre aux hommes [d'œu]vre et aux prêtres dont l'apostolat religieux [doit] s'exercer dans des milieux imprégnés de commu[nisme] violemment anticatholique.

---

**Catholicisme ; fasc. XIII : « Elesbaan-Ere[...] Paris, Letouzey, 1953.**

Avec ce fascicule, commence le tome IVe, de [Catho]*licisme,* encyclopédie toujours fidèle au plan que [lui a] tracé dès le début son directeur, M. l'abbé Jacque[met :] articles courts, précis, orientant la recherche [plutôt] qu'épuisant la matière, mais donnant les renseigne[ments] essentiels sur tout ce qui intéresse le prêtre et le [catho]lique de France.

Les articles relatifs à la Sainte Ecriture son[t peu] nombreux cette fois : *Elie, Elisée*, épître aux *Eph[ésiens],* Evangile de l'*Enfance* sont les principaux. Les [ques]tions historiques ont la meilleure part, qu'il s'ag[isse de] dogme : *Epiclèse, Episcopat* (constitutionnel, actu[el, in]digène), l'Eglise *Episcopalienne* anglaise ; de [la mo]rale : *Engagement, Equité, Equiprobabilisme* ; d[u droit] canon : *Empêchements* (à l'entrée dans la vie reli[gieuse,] au mariage, à l'ordination). *Enquête* ; de la p[hiloso]phie : *Empirisme*. L'histoire tient le premier ran[g, sur]tout par la multitude de monographies rapides a[ttachées] à des noms propres ; seule, celle d'*Erasme* est [un peu] plus étoffée. Mais ce qui attire le plus l'attentio[n dans] ce fascicule, c'est la multitude des statistiques [et de] renseignements pratiques (y compris des adresses) [qu'on y] trouve. On s'en rendra compte en consultant [ce qui] est dit des *Enfants* et de l'*Enfance* (ensemble [... co]lonnes) ou encore *Enseignement* (47 colonnes). S[ous ces] vocables une foule d'indications sont données, av[ec des] sous-titres qui mettent de la clarté dans la pr[ofusion] d'œuvres et d'institutions décrites. L'*Enfer* (20 col[onnes]) a requis le travail de plusieurs collaborateurs. [Nous] n'en dirons rien ici, pas plus que de l'étude [sur le] *Salut des Enfants* morts sans baptême, articles s[ur les]quels l'*Ami* aura probablement à revenir un jo[ur. Ajou]tons encore que, très à jour pour les lecteurs [actuels,] certains articles vieilliront vite ; ils garderont to[utefois] leur grande valeur documentaire pour les his[toriens] futurs.

Toujours très soignée, l'impression fait honneu[r à la] maison éditrice ; on ne s'étonnera donc pas de [cons]tater que son lancement soit un nouveau succès.

---

**IMPRIMATUR**

Lingonis, die 18 augusti 1953

G. MICHEL, v[ic. gen.]

*Le gérant :* A. BORDET

Imprimerie de la Société Anonyme de l'*Ami du* [Clergé]
4, rue Claude-Gillot, LANGRES (Haute-Ma[rne)]